

Journal des Voyages

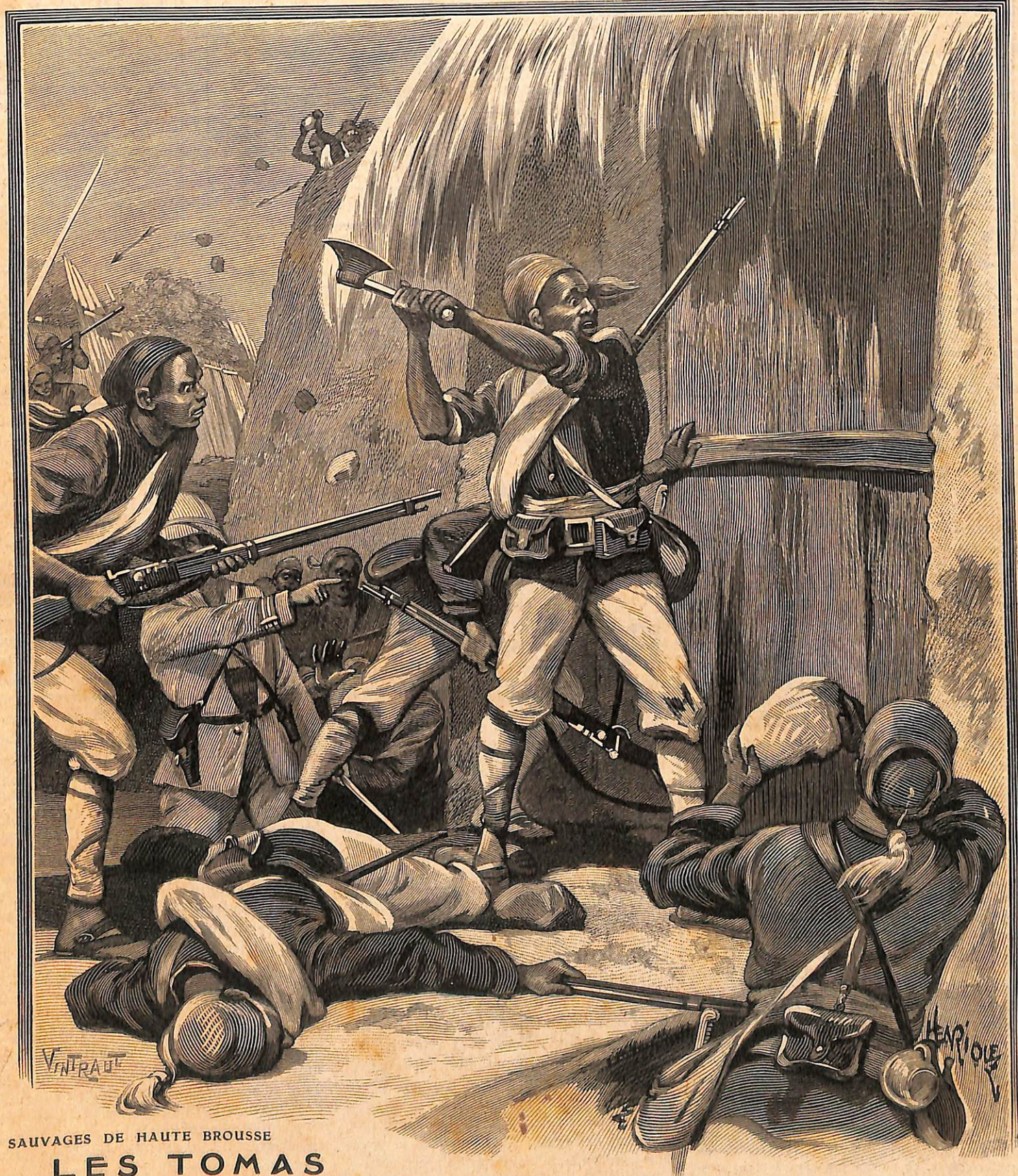
JOURNAL HEBDOMADAIRE

Bureaux : 146, rue Montmartre.
PARIS (2^e)

et des Aventures de Terre et de Mer



"Sur Terre et Sur Mer"
"Monde Pittoresque"
"Terre Illustrée" réunis.



SAUVAGES DE HAUTE BROUSSE

LES TOMAS

Par AUGUSTE TERRIER

Contre les portes du tata se jettent nos tirailleurs qui tentent de les briser sous une pluie de balles, de flèches et de moëllons.

N° 812. (Deuxième série.)

N° 1824 de la collection.

Prix des Abonnements

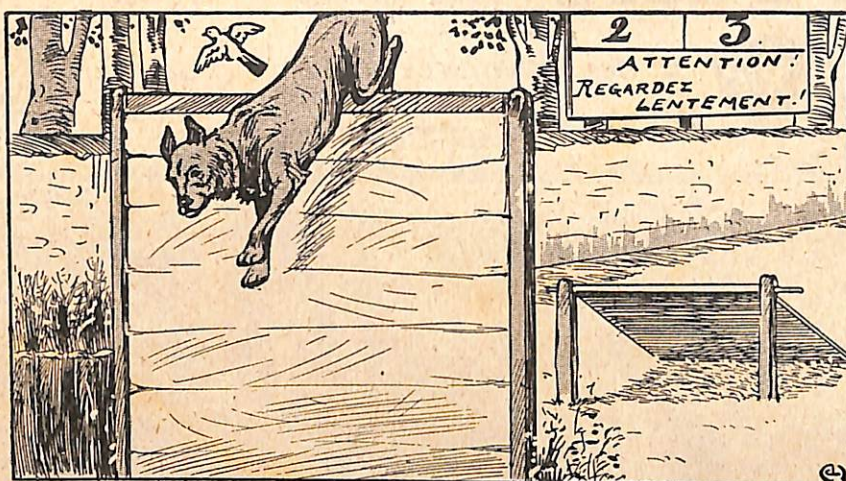
TROIS MOIS
Paris, Seine et S.-et-O. 2 50
Départ. et Colonies... 2 50
Étranger..... 3 fr.

SIX MOIS
Paris, Seine et S.-et-O. 4 fr.
Départ. et Colonies... 5 fr.
Étranger..... 6 fr.

UN AN
Paris, Seine et S.-et-O. 8 fr.
Départ. et Colonies... 10 fr.
Étranger..... 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. En cas de réabonnement prière d'en faire mention ou mieux de joindre la dernière bande d'envoi du journal.

NOTRE CONCOURS DE JUIN



Les Chiens de défense

QUATRIÈME QUESTION

MARCHE A SUIVRE

Quelle est donc la hauteur de l'obstacle sauté par ce chien? Comme vous l'indique la pancarte, prélevez deux lettres sur un des objets du dessin, et trois sur un autre, vous aurez les mètres.

Pour les centimètres : Attention, Regardez, Lentement, et prenez une lettre sur un mot, une de plus sur un autre, et encore une de plus sur un troisième. Et vous serez alors en mesure de nous répondre.

Ce concours comporte cinq questions — plus une question de classement — dont les solutions devront nous parvenir ensemble et sur une seule feuille, au plus tard le lundi 8 juillet. Chacun des concurrents devra coller en tête une bande d'abonnement ou les bons de Concours publiés au bas de la dernière page des numéros 809 à 813, et les adresser, sous enveloppe affranchie, à M. Henri BERNARD, Journal des Voyages 146, rue Montmartre, Paris. — Le palmarès et les solutions seront publiés le 11 août.

Prime à nos Abonnés

Tout nouvel abonnement partant du 1^{er} juillet donnera droit à notre superbe prime gratuite :

La Vie Active

par le Colonel ROYET

Captivant recueil illustré, véritable vade-mecum, propre à guider les énergies dans les cas les plus coutumiers de l'activité humaine.

EXTRAIT DU SOMMAIRE :

Sachons nous débrouiller. Pour cultiver sa force. La vie au grand air. Comment on campe. Sachons nous défendre. Pour aller aux Colonies. Pour être fort. Pour utiliser sa force. Savoir se diriger, etc.

Nos Prochains Récits

DANS QUINZE JOURS

En tête d'un superbe numéro qu'illustrera une dramatique couverture en couleurs due au pinceau de DAMBLANS, nous commencerons la publication d'un

Grand Roman Maritime

Les Survivants de la "Diana"

par
WILLIAM WESTAL

Traduit de l'anglais par d'ELSEE et illustré par le crayon de DAMBLANS, ce dramatique récit d'aventures, fertile en émouvants incidents, captivera tous nos lecteurs.

Passionnante au plus haut point, la première partie se déroulera entre le ciel et l'eau, à bord d'un bâtiment envahi par les rats, puis par la peste qui ne tarde pas à faire chaque jour de nouvelles victimes parmi les passagers.

Bientôt deux hommes seuls restent à bord de l'épave et rien ne saurait être plus poignant que le récit des heures vécues par ces deux survivants dans un désespérant tête-à-tête.

Échappés par miracle au fléau, un document mystérieux les lance à la recherche des fameux galions de Tom le Toqué et, jetés sur une terre inconnue, ils découvrent la race la plus étrange qu'on puisse voir. Mêlés aux extraordinaires aventures de ce peuple sans pareil, ils se trouvent jouer dans ses destinées le rôle le plus inattendu. D'une saisissante originalité et d'un intérêt sans cesse croissant, ce roman passionnera tous nos lecteurs. D'autres attrayantes nouveautés suivront la publication de cet attachant récit d'aventures et assureront à notre fidèle public, durant l'été qui vient de s'ouvrir, la lecture la plus captivante.

Sauvages de Haute Brousse

LES TOMAS

par
AUGUSTE TERRIER

I. — TROIS DRAMES.

RÉCEMMENT, à l'Académie française, M. Denys Cochin, dans son discours d'admission, célébrait les traits d'héroïsme que l'Afrique a donnés à la vieille France. Combien d'épisodes de cette histoire si récente sont mal connus ! L'opinion a fait un succès au petit livre que le colonel Baratier, ancien compagnon de Marchand, a consacré aux souvenirs qu'il a gardés des belles chevauchées du Soudan et de la Côte d'Ivoire. Il y faudrait bien des pages supplémentaires que cet officier ne manquera pas d'y ajouter.

Un récent rapport du lieutenant d'infanterie coloniale Bouet vient d'évoquer de même d'émouvants faits de guerre qui à l'époque sont passés presque inaperçus. Cet officier a étudié de près la grande tribu des Tomas qui occupent une partie de la région militaire de la haute Guinée française, près de la frontière du Libéria. où récemment encore nous avons eu des troubles graves, et la patiente et fructueuse investigation qu'il a faite n'a pas porté seulement sur le présent.

Il a voulu tirer au clair le drame qui, au mois de février 1894, a coûté la vie à son camarade, le lieutenant Lecerf, et il a réuni à ce sujet d'émouvants détails. C'était à l'époque où nos colonnes du Soudan donnaient la chasse aux bandes du grand chef noir Samory et où celui-ci s'ap-

provisionnait au Libéria d'armes et de munitions. Un convoi étant signalé, Lecerf qui était au poste de Beyla reçoit l'ordre de lui couper la route. Il part avec un adjudant et 60 tirailleurs et arrive, vers dix heures du matin, devant le gros village de N'Zapa. Tout se présente bien; le village étant gardé par un petit poste, Lecerf fait dire que ses intentions sont pacifiques et il passe. Mais derrière lui des noirs, venus avec la colonne, se pressent dans l'espoir du butin. Croyant que le village va être « cassé », c'est-à-dire pillé, par le lieutenant et les tirailleurs, ceux-là commencent la fête en saisissant le petit poste. Un habitant de N'Zapa les aperçoit, de loin, et il donne l'alarme. Le lieutenant voit la situation et le danger, il fait relâcher les prisonniers faits malgré lui, et il répète qu'il veut la paix. C'est trop tard ! Tous les habitants sont déjà apostés derrière les murs de leurs grosses fortifications en pisé. Et les balles pleuvent sur la colonne !

Il faut attaquer ! Lecerf se lance en avant et, enflammés par la charge, les tirailleurs arrivent au pied du mur du tata. Les guerriers de N'Zapa visent bien et tirent juste. Lecerf fait rapidement fabriquer des échelles, et dès que l'une d'elles est apposée, il tente l'escalade; arrivé sur la crête du mur, il voit un guerrier qui tire par une meurtrière et veut décharger sur lui son revolver, mais une flèche l'atteint à la main et le force à laisser tomber son arme. Les guerriers hurlent dans le tata. Ils sont en nombre. Lecerf descend, revient à ses tirailleurs. Ce serait folie que de tenter l'escalade ou l'assaut dans de telles conditions, et le lieutenant arrête le tirailleur Moussa Coulibaly qui s'acharne à coups de hache sur la triple porte dont il a déjà fait tomber un panneau. Son plan est simple :

feindre une retraite précipitée, amener ainsi les gens de N'Zapa à sortir de leur repaire et revenir, par un retour offensif rapide, afin d'entrer avant eux dans le village. En effet, les tirailleurs se retirent pour se reformer plus loin. Lecerf se porte alors seul en avant pour juger du moment favorable à la nouvelle attaque, il monte sur une termitière et scrute la forêt. Mais soudain il tombe : un coup de feu, parti d'un fourré, l'a atteint. Il demande à boire en disant : « J'ai mon affaire ! » et il n'a pas la force de porter à ses lèvres le quart de métal. Il meurt, le corps traversé par la balle qu'il a reçue.

On bat en retraite, pour de bon cette fois, harcelé par les bandes du chef N'Zé-béla Togba, petit lieutenant de Samory, et en emportant le corps du lieutenant enveloppé dans des nattes. Il faut à la petite colonne sept jours de marche difficile pour rentrer à Beyla où Lecerf repose. Mais si sa mort n'a pas été de suite vengée, son sacrifice n'a peut-être pas été perdu. Aujourd'hui c'est le drapeau français qui flotte sur N'Zapa.

Trois ans après, un nouveau drame non moins émouvant se produisait à N'Zolou, village de la même région. Deux Français, M. Bailly, et un ancien officier, M. Pauly, conduisaient une mission commerciale qu'ils voulaient pousser jusqu'aux sources de la rivière Cavally. Arrêtés par les gens de ce village, Bailly et Pauly veulent forcer le passage et donnent l'assaut avec la bande de leurs porteurs et quelques partisans sans discipline. Ceux-ci lâchent pied et bientôt, avec quelques fidèles, Bailly et Pauly se défendent avec acharnement près d'un petit bosquet où ils se sont réfugiés. Ils sont entourés, perdus. Bailly, couvert de blessures de flèches, après avoir défendu chèrement sa vie, veut éviter de tomber vivant entre les mains de ces sauvages et se brûle la cervelle avec la dernière balle de son revolver. Pauly se défend pied à pied, mais il est garrotté et emmené prisonnier. C'était la mort certaine ! Comment a-t-elle été infligée à ce malheureux ? Les indigènes ont parlé d'effroyables supplices qui lui auraient été infligés. On croit qu'il fut laissé nu-tête, au soleil, devant sa case et que son martyre dura plusieurs jours... On a retrouvé plus tard et exhumé les corps de ces deux explorateurs.

On conçoit qu'avec de tels adversaires, l'occupation de cette région fut une œuvre difficile, rendue plus compliquée encore par les incertitudes diplomatiques créées par les prétentions de la République de Libéria. Les politiciens noirs de Monrovia revendiquaient en effet la souveraineté de ces pays où jamais leurs troupes n'eussent osé se risquer et qui étaient en proie à la plus profonde anarchie. Pendant de longues années notre poste de Beyla dut intervenir pour réprimer des incursions des chefs tomas.

En 1900, le commandant Conrard, avec deux compagnies et une section d'artillerie, dégage le poste de Sampouyara. Puis

c'est le poste de Kuonkan qui est le plus menacé et, en 1905, le lieutenant Gauvain s'y établit fortement. C'est le cœur du pays des Tomas et ceux-ci tiennent le poste français en perpétuelle alerte : une nuit, ils rampèrent jusqu'aux premières sentinelles et furent sur le point de les surprendre, mais ils furent eux-mêmes surpris et laissèrent neuf des leurs sur le terrain.



Ce mouvement hostile était surtout dirigé par le village de Boussédou, village fortifié, dont les murs en terre passaient pour imprenables. On comprit, en 1907, que la sécurité ne renaîtrait dans la région militaire que si ce repaire était détruit. Et le 18 février, le commandant Mourin, avec six officiers et 150 tirailleurs, abordait ce rude obstacle.

Il faut d'abord enlever deux petits postes et la colonne est déjà éprouvée quand elle arrive au mur d'enceinte. Il y a trois portes, aménagées dans l'épaisseur du mur. Contre elles se jettent nos tirailleurs qui tentent de les briser sous une pluie de balles, de flèches et de moellons que les gens de Boussédou leur jettent du haut des murs. Il faudrait du canon ! Les tirailleurs tentent encore de forcer l'entrée, épuisent leurs munitions, ramassent les pierres qui leur sont jetées et les renvoient avec des cris de rage contre ce mur inviolable. La colonne a 71 blessés, les cartouchières sont vides et, les poings tendus vers ce formidable tata qu'ils n'ont pu prendre, officiers et tirailleurs rentrent à Kuonkan, pendant que le commandant de ces braves leur rend l'espoir par ces mots de soldat : « Messieurs, les blessés du jour auront l'honneur de marcher à la tête de la colonne à la prochaine attaque de Boussédou ! »

Ce fut pour le 1^{er} avril 1907. L'orgueil des défenseurs de Boussédou s'était accru du retentissement de l'échec de la première attaque et, pour accroître la résistance aux Français, ils faisaient promener par tout le pays les têtes ou les chechias des tirailleurs restés sur le champ de bataille : à la prochaine occasion, disaient-ils, ce seraient des têtes de Blancs ! Ils comptaient sans l'artillerie. Cette fois, le commandant Mourin revient avec 250 tirailleurs et une pièce de 80 de montagne, et les obus percutants font dans le tata de simples trous comme à l'emporte-pièce. Pas de brèche ! C'est à cinq heures du soir seulement qu'une brèche est ouverte.

Le lieutenant Guignard reçoit l'ordre de donner l'assaut par là, il va étudier la brèche par où il va conduire ses hommes et tombe, mortellement atteint d'une balle en plein ventre. La nuit vient et l'assaut est remis au lendemain matin. Mais pendant la nuit les défenseurs de Boussédou s'évadent et s'enfuient de toutes parts dans le pays. Au jour, quand, après un tir d'artillerie, les colonnes d'assaut se ruent dans le village, elles le trouvent vide de ses défenseurs !

Pour comble de surprise, il y a là le

cadavre d'un blanc, qui vient d'être tué au moment même de l'assaut ! On croit d'abord que c'est quelque Européen au service du Libéria, venu là pour exciter les indigènes contre nous. Mais on constate que le tué est un Suisse, jeune explorateur en voyage d'exploration scientifique, le docteur Volz. Comment ce malheureux est-il venu échouer dans cette bagarre ? Il était parvenu à Boussédou en venant de la côte et en faisant ses recherches scientifiques et il était retenu à demi captif, dans ce village, par des agents libériens qui le dupaient. Il avait demandé en vain à pouvoir rejoindre nos postes. Dans ses notes que nos officiers ont retrouvées il se plaint amèrement du mauvais vouloir des Libériens qui interceptent et arrêtent ses lettres et lui refusent des porteurs.

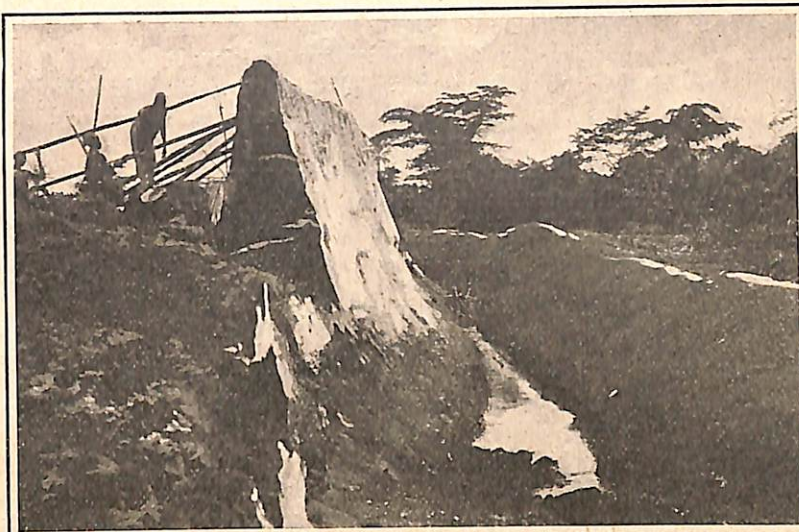
Il était en effet un témoin gênant pour les intrigues de quelques agents libériens qui essayaient d'établir une domination sur les tribus de cette région en les excitant contre les Français. Bientôt il put constater que ces Libériens, tout en affectant de l'aider, le retenaient en réalité comme un prisonnier à Boussédou et l'empêchaient de continuer son voyage vers le poste français qu'il voulait atteindre. Une lettre qu'il avait écrite à ce poste reste sans réponse : en réalité, les Libériens l'ont interceptée. Il veut brusquer les choses et s'en aller : les Libériens lui disent que le prochain village ne veut pas le laisser passer et, la rage au cœur, il doit défaire son convoi déjà tout prêt. Il sent qu'on le trompe et, dans son journal, il pousse ce cri d'angoisse : « La coupe que la plupart des voyageurs africains ont dû boire m'est donc aussi présentée ! » On lui refuse même de se ravitailler pour sa nourriture et le malheureux n'a que la consolation de continuer ses investigations scientifiques.

Il attend, il souhaite l'intervention et peut-être l'arrivée des Français qui, hélas ! n'ont jamais reçu sa lettre et ignorent sa présence. Son sort va-t-il changer ? Un nouveau Libérien arrive, un capitaine, appelé Freeman. Il accable Volz de politesses, l'appelle « mon frère ! » mais lui oppose la même résistance, laisse son domestique indigène tenter de voler le tabac des cantines de l'explorateur ! Volz comprend que les Libériens veulent le garder dans la prévision de la nouvelle attaque des Français pour pouvoir disposer de ses quatre fusils. Le Libérien Loomax, qui l'a laissé venir à Boussédou en lui promettant de le faire passer plus loin, en terre française, l'a dupé. Volz écrit qu'il ne se prêterait pas à cette intrigue : « Si les Français attaquent, je resterai neutre tant que la situation sera indécise, et s'ils sont victorieux, je me mettrai de leur côté. Si je suis obligé d'attendre Loomax à Boussédou, je dirai aux Français ce que je pense de lui et de son pays. »

Au moment de l'assaut du 2 avril au matin, Volz, qui n'a pas été prévenu de la fuite des défenseurs de Boussédou, comprend que l'heure décisive est arrivée, que les Français vont entrer... Ce peut être pour lui le salut, la fin de ses misères. Sur

sa case il hisse un drapeau blanc et un drapeau suisse, malheureusement en contrebas. Il se tient devant sa porte, un fusil à la main, prêt à toutes les éventualités. Le flot de nos tirailleurs s'engouffre à ce moment à travers les ruelles étroites qui forment un vrai dédale. Nos Sénégalais veulent venger les morts du 18 février et cherchent les assiégés, furieux de constater que ceux-ci ont fui. Enfin en voici un ! Ils le croient, du moins, en voyant Volz son fusil à la main. Par malheur, aucun de nos officiers n'est là et l'infortuné explorateur est tué avant d'avoir pu se faire reconnaître !

Ainsi la chute de Bousédou
était payée de la mort du
lieutenant Guignard et de celle du docteur Volz. Nos



Le Tata de Bussedou, pris en avril 1908. — Nos tirailleurs démolirent cette fortification quelques jours après.



Nos partisans malinkés à la frontière libérienne.

ne pas créer d'incidents diplomatiques et aussi l'indépendance et la sauvagerie des populations tomas.

C'est de celles-ci qu'il nous reste donc à dire quelques mots. (A suivre.)

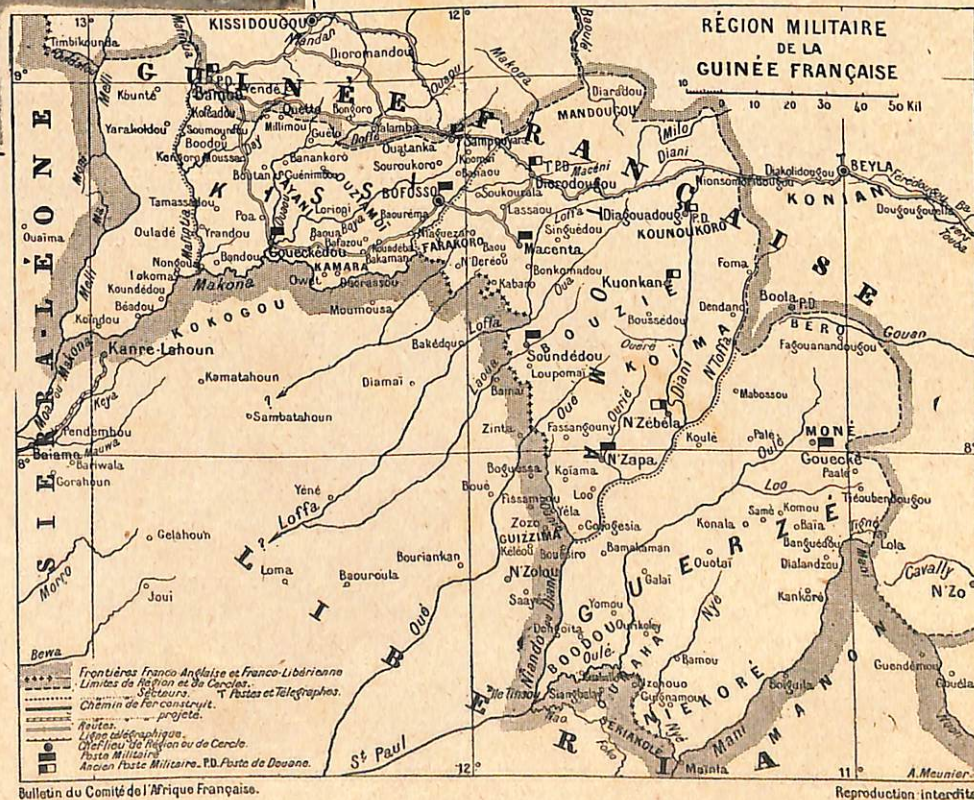
❧ AUGUSTE TERRIER.



Le commandant Maurin dans une villa toma.

troupes avaient appris quel élément de résistance représentent ces tatas du pays toma et il fallait se hâter de profiter du prestige acquis à nos armes par ce succès. Ce fut l'œuvre des mois qui suivirent et le 27 mai le lieutenant Bouet recevait à Pampara la soumission des chefs tomas rebelles, et notamment de N'Zébéla Togba qui avait été l'âme de la résistance.

Cependant les hostilités n'étaient pas closes, car en 1909, quand la commission franco-libérienne de délimitation alla opérer dans cette région, elle fut attaquée et nos troupes de la Haute-Guinée durent aller à son secours : elles livrèrent à N'Zapa et à Koïama de sérieux combats dans lesquels nous eûmes le docteur Mariotte tué, le commandant Ruef et trois officiers blessés. Des postes ont été établis partout et la sécurité est revenue. Toutefois la nouvelle mission de délimitation que commande le capitaine Schwartz a eu aussi sa part d'incidents.



SAUVAGES DE HAUTE BROUSSE

Les Tomas et la frontière du Libéria.

AU PAYS DES FAKIRS

L'Ame du Docteur Kips

par
MAURICE CHAMPAGNE

PREMIÈRE PARTIE
LE SECRET DU « YOGI »

CHAPITRE II

Le pouvoir d'un fakir.

J'ENTRE.
Mais je n'ai pas fait trois pas que je m'arrête, cloué sur place par la surprise, surprise que Kips partage bien certainement, si j'en juge par sa façon de regarder autour de lui.

Et, vraiment, jamais étonnement ne fut plus légitime que le nôtre.

A peine venons-nous de sortir de l'ombre pour pénétrer dans la lumière, que nous nous trouvons dans un large vestibule aux angles garnis d'idoles hindoues et chinoises, aux murs couverts d'armes exotiques et de vieilles estampes, de tapisseries anciennes et d'étoffes orientales.

Du plafond tombe, aveuglante, la lumière crue d'une puissante lampe électrique.

Face à nous, dissimulant un passage ou l'entrée d'une chambre, une épaisse tenture arrête nos regards.

C'est derrière cette tenture que vient de disparaître notre guide.

Le premier moment de surprise passé, sans hésiter et sans l'attendre, nous marchons sur ses traces.

S'il y a une surprise à craindre, Kips est d'avis qu'il vaut mieux la prévenir.

S'il y a un danger, il préfère y courir hardiment. Je partage entièrement sa manière de voir. De la main gauche mon brave William soulève la lourde étoffe, et nos yeux plongent avidement de l'autre côté.

Et nous voyons une salle assez vaste, au plafond haut.

Au milieu de la pièce, presque face à nous, se trouve un large lit bas couvert d'admirables fourrures. Dans ce lit est un homme, et près de cet homme se tient le nain qui nous amena jusque-là.

Le premier est presque assis sur sa couche. Des coussins le soutiennent en cette posture. Sa tête repose sur un oreiller de soie.

C'est une figure étrange, au ton d'ivoire. Sa chevelure est d'une blancheur immaculée, encore assez fournie. Sa barbe, longue et de même couleur, retombe sur la poitrine. Le front très dégagé annonce l'intelligence et la volonté. Mais ce qui est remarquable, c'est le regard, un regard brillant, vif et presque jeune, qui, au moment de notre apparition, se pose ardemment sur nous.

Un moment, nous nous observons en

voix et s'adressant tout particulièrement à William :

« Un ami qui vous connaît depuis longtemps; vous, docteur, comme savant et comme explorateur, vous, sir Wigdood, comme naturaliste et chimiste. J'ai lu tous vos livres, messieurs, et vraiment l'Angleterre peut être fière d'avoir de tels enfants. »

Tout cela est dit d'un ton ferme, en un anglais très pur.

Je suis honteux, maintenant, de ma précaution et de ma méfiance.

Un peu gêné, je glisse hâtivement mon revolver dans ma poche.

Et je fais cela sans hésitation, tant je suis persuadé des intentions purement pacifiques de notre interlocuteur.

Avec la même amabilité il nous désigne alors deux fauteuils placés à gauche de sa couche.

« Approchez, approchez, fait-il, je suis un peu las et nous serons mieux côte à côte pour causer tranquillement. »

En vérité, l'invitation est faite de telle façon qu'il nous est impossible de ne pas accepter.

Nous nous inclinons donc, et nous nous dirigeons vers le mystérieux personnage.

Sous nos pas, le sol disparaît sous des tapis de haute laine.

Autour de nous, tout est d'ailleurs dans ce pur style hindou que je connais si bien et qui est si cher à mon excellent Kips.

A dire vrai, tout ici me donne l'impression que je suis non dans une chambre, mais dans un temple mystérieux, et ce n'est pas l'énorme image de Siva majestueusement érigée sur un socle doré, face à nous, qui peut m'enlever cette impression, non plus que

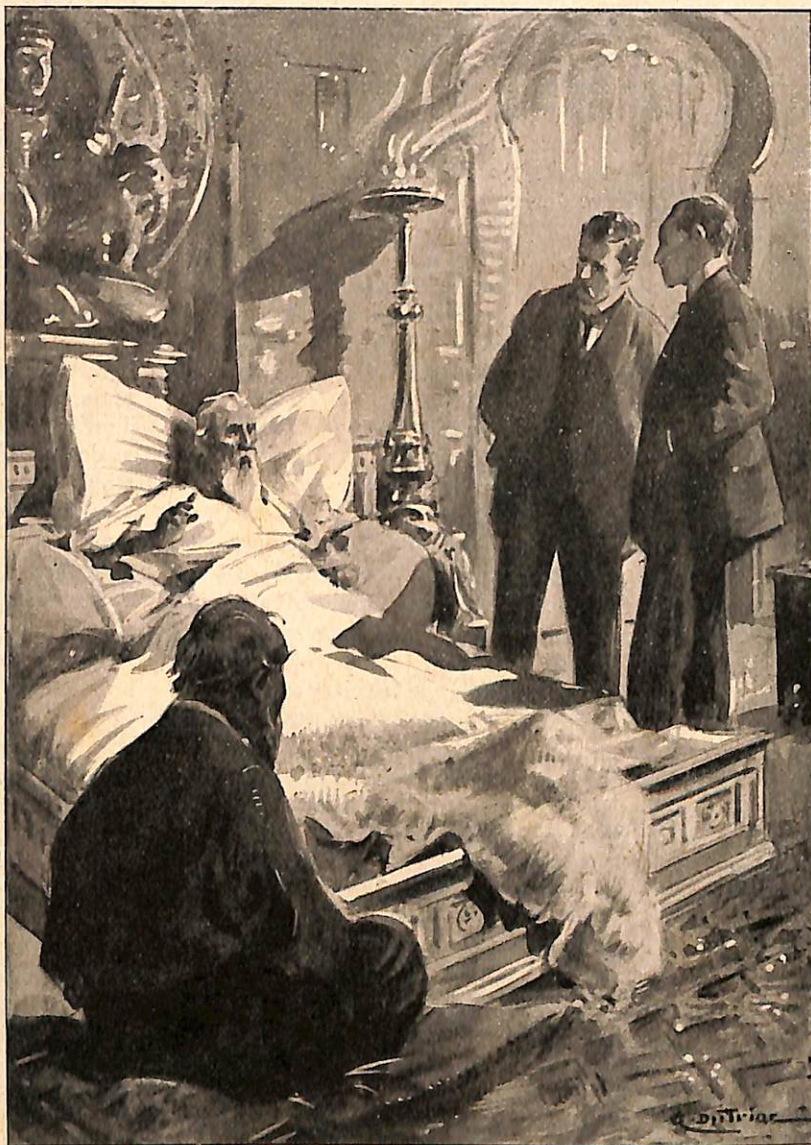
l'étrange et remarquable sarcophage disposé au pied même de la couche de l'inconnu.

L'éblouissante lumière du vestibule est remplacée dans la salle par une clarté plus douce, que tamisent agréablement des verres dépolis.

Une odeur particulière, faite d'encens, d'essence de rose et d'eucalyptus mélangés, emplit la chambre.

Il y a dans cette pièce de véritables richesses.

Un moment l'idée me vient que j'ai devant moi l'un des puissants rajahs de Gwalior ou de Baroda. Mais, à bien regarder notre inconnu, je reconnais de



L'AME DU DOCTEUR KIPS

« Vous n'avez rien à craindre ici, messieurs, dit le vieillard, ce n'est pas un ennemi qui vous attire en ces lieux. » (P. 61, col. 3.)

silence. Sans doute s'aperçoit-il que je suis armé, car un sourire étrange passe sur ses lèvres.

Il tend péniblement dans ma direction une main très pâle, aux doigts chargés de bagues de prix, et d'une voix assez ferme :

« Vous n'avez rien à craindre ici, messieurs, dit-il. Ce n'est pas un ennemi qui vous attire en ces lieux, c'est plutôt un ami. »

Et comme je ne peux me défendre d'un mouvement de surprise, toujours souriant, il ajoute :

« Un ami, vous dis-je. »

Nous nous inclinons sans répondre.

Il poursuit alors, élevant peu à peu la

suite que je fais erreur. J'ai devant les yeux, non pas un Hindou, mais bien un Européen, un compatriote même, j'en jurerais.

Que nous veut-il?

Pourquoi nous a-t-il fait venir près de lui?

C'est ce que je ne peux m'expliquer, et c'est ce qui m'intrigue.

Par bonheur notre hôte ne nous fait pas languir.

Si nous sommes pressés de savoir, lui, par avoir plus de hâte encore de nous mettre au courant.

A peine sommes-nous assis, qu'il se penche vers Kips, plus rapproché de lui, et prend aussitôt la parole, sans préambule aucun :

« Sir Wigdood et vous aussi, docteur Kips, dit-il, si je vous ai fait venir, c'est parce que je vais mourir. »

Cert., William et moi ne nous étonnons plus facilement; mais je dois déclarer que cette singulière entée en matière nous stupéfie pendant quelque peu.

C'est avec des yeux qui, bien certainement, disent toute notre surprise que nous regardons l'inconnu.

Mais lui ne paraît pas s'en apercevoir.

La voix grave, il poursuit :

« Oui, je vais mourir, messieurs, je le sais. Mon heure est venue et nulle puissance humaine ne pourra la retarder. Mais la mort ne me fait pas peur; j'ai vécu, et vécu des années que d'autres ne vivront jamais. J'aurais pu avoir peut-être mon heure de gloire et de célébrité. A quoi bon? Qui se souviendrait de moi aujourd'hui? Personne... La gloire, voyez-vous, messieurs, est une chose éphémère. Du jour où, volontairement, je me suis retiré de la grande scène du monde, mes intimes eux-mêmes ont dû oublier mon nom et ma personnalité. Sauf mon agent d'affaires, nul ne sait que j'existe encore... »

En disant cela, il a un geste d'insouciance, puis tout aussi vite il poursuit :

« Mais, foin des digressions philosophiques! le temps presse et nous avons à causer de choses plus sérieuses. »

Et, se penchant davantage sur Kips, d'un ton enjoué, souriant :

« Ça, fait-il, savez-vous, docteur, que je suis votre voisin depuis plus de vingt ans? »

Nous le regardons, ahuris.

« Oui, appuie-t-il. Vous n'étiez pas encore le maître de votre propriété d'High-Beech que déjà j'habitais cette mystérieuse demeure. Oh! nous ne sommes pas des voisins gênants, nous autres : vous avez dû vous en rendre compte. Qui pouvait deviner, en effet, que sous ces murs branlants, que sous cette maison en ruine, que dans le calme profond et doux de cette retraite, qu'au fond de ce jardin sauvage et perdu, qu'en cette solitude, sans fracas, ignorés, silencieux, vivaient deux êtres humains!... Oui, voilà des années, messieurs, que mon frère et moi avons élu domicile à quelques pas de vous. Voilà des années que, terré dans cet asile paisible et mystérieux, je lutte pour obtenir un secret

merveilleux. Mes forces, hélas! sont limitées, et pour avoir vécu plus longtemps que d'autres, je n'en suis pas moins un simple mortel comme vous. Mon heure va donc sonner, et si je vous ai appelés près de moi, c'est que, depuis de longs jours déjà, je vous ai jugés tous les deux comme étant les seuls hommes capables de continuer la mission que je me suis assignée. Ce que je n'ai pu découvrir, vous le découvrirez, vous. Ce que l'Être n'a pas voulu me révéler, peut-être vous le révélera-t-il, à vous. Il vous dira le grand mystère de la vie. Si cela arrive, je le saurai, oui, je le saurai, car tout ne meurt pas en nous et mon âme sera heureuse enfin. »

Étonnés à juste titre, nous écoutons parler cet homme sans même songer à l'interrompre.

Sa voix, faible en commençant, s'est animée peu à peu sur les dernières paroles, son regard brille davantage.

Et, sans même nous donner le temps de placer un seul mot, il reprend aussi vite, comme s'il craignait de ne pouvoir tout dire :

« Depuis des années, docteur, nous sommes donc des voisins inconnus. Nous vous connaissions, nous, et vous ne nous soupçonniez même pas. Il n'était pas besoin alors que vous nous connaissiez. Que nous importait, en effet, l'existence ordinaire des humains! Pour obtenir ce que je souhaitais ardemment, pour découvrir le moyen de prolonger indéfiniment notre vie, point ne m'était besoin de fréquenter les hommes, puisque l'Être était là, sous ma main, en mon pouvoir, lui qui, seul, possède le secret de l'immortalité. »

Et comme nous l'observons avec une attention particulière :

« Ah! je ne suis pas fou, déclare-t-il, bien que mes paroles aient de quoi vous surprendre. Non, non, je ne suis pas fou. Aussi fantastique, aussi extraordinaire que cela puisse vous paraître, je dis qu'un homme existe, un homme qui connaît le moyen redoutable et merveilleux de faire reculer la mort. Un être humain a ce pouvoir terrible. Qu'il parle, oui, qu'il parle, et demain l'humanité entière sera immortelle. »

L'inconnu prononce ces derniers mots avec une telle force et une telle conviction que, pour ma part et malgré moi, je suis presque troublé. Kips, par contre, paraît moins ému que moi. Il écoute ce que dit l'inconnu, mais son visage reste impassible.

Quel crédit accorde-t-il à ce qu'il entend? c'est ce que je voudrais savoir.

Si ce que nous dit cet homme est vrai, quelle découverte merveilleuse, quelle révolution pour l'humanité!

Et pourtant comment ajouter foi à une aussi surprenante affirmation, comment croire qu'un mortel puisse donner aux autres mortels le secret redoutable et formidable de la vie éternelle?

« Mais cet homme? dis-je... posant cette question presque malgré moi.

— Cet homme, reprend l'inconnu, je

l'ai découvert, par hasard, dans l'Inde, au fond d'un temple en ruine, perdu dans l'ombre des forêts du Tyriani. Cet homme, messieurs, regardez-le, il est près de vous. Le voilà! »

Tendant devant lui son bras décharné, du doigt, il nous désigne en même temps le sarcophage que j'ai remarqué, en entrant, dressé au pied même de sa couche.

Mais nous ne bougeons pas.

Interloqués, le cœur étrangement serré, nous restons à nos places sans oser faire un pas.

Kips, en dépit de sa force de volonté, paraît un peu ému.

Il faut que l'inconnu nous engage à avancer pour que nous nous décidions à franchir la faible distance qui nous sépare du tombeau.

Autant que je puisse en juger par un examen un peu rapide, nous avons devant nous un cercueil en bois précieux superbement travaillé et incrusté de nacres et de turquoises. La face et les côtés portent les emblèmes des deux principes conservateurs et destructeurs de la mythologie hindoue : la tête de lion de la quatrième incarnation de Vishnou, les trois yeux et le trident symbolique du farouche Siva.

Une glace sans tain ferme le cercueil dans sa partie supérieure.

Je me penche, imité par Kips.

Et je vois à l'intérieur une sorte de momie desséchée, aux bras allongés le long du corps, à la rigidité cadavérique, aux paupières hermétiquement closes.

Pendant et tandis que nous regardons, l'inconnu continue à parler :

« Cet homme, messieurs, dit-il, s'appelle Hakim-Sing, on l'a surnommé aussi « Le Saint des saints ». Voilà devant vous celui qui, par sa sagesse, sa science et ses vertus, peut donner aux hommes le secret de l'immortalité. Tel que vous le voyez, il repose, non du sommeil éternel, dont nul être, jusqu'à ce jour, ne s'est jamais réveillé, mais d'un sommeil réel et profond dont on peut le tirer en versant entre ses lèvres quelques gouttes d'une liqueur inconnue que j'ai là, cachée avec soin. Enseveli et descendu, sur son ordre, au fond d'une caverne dans les sous-sols sombres et cachés du temple de Jarjira-Digh, le hasard me l'y fit découvrir, lors d'un voyage que j'entrepris autrefois dans ces régions perdues. Un papyrus écrit en sanscrit et trouvé par moi dans un angle de son cercueil m'apprit à la fois qu'il était et depuis combien d'années il reposait ainsi dans le silence et je puis presque dire dans l'oubli. Aussi extraordinaire que cela paraisse, ce saint homme, lorsque je le découvris, était enseveli déjà depuis douze années. L'avait-on volontairement oublié dans cette retraite mystérieuse? les prêtres chargés de surveiller son réveil avaient-ils disparu brusquement avant d'avoir pu révéler le secret de cet ensevelissement? Je l'ignore et je n'ai jamais cherché à le savoir. Ce que je puis dire, ce dont je suis certain, c'est que le temple de Jarjira, dans les mystérieux et sombres caveaux duquel dormait de son étrange sommeil

le fakir Hakim-Sing, était si bien abandonné, qu'il me fut possible d'enlever ce sarcophage et son contenu et de transporter le tout en Europe par les voies les plus rapides, sans éveiller l'attention. Inutile d'ajouter que je ne tardai pas à l'y suivre. Un pressentiment me disait que la découverte de ce saint personnage serait pour moi d'un puissant intérêt. Vous allez voir, messieurs, que je ne me trompais pas, vous allez voir quel prix je pouvais attacher à sa venue chez moi. »

Penchés sur le cercueil du terrible dormeur, c'est presque machinalement que nous entendons bruires à nos oreilles les paroles de l'inconnu. Nous n'avons d'yeux que pour le fakir.

Ce qui nous distrait de notre examen, c'est le silence, un silence de mort qui, tout à coup, tombe dans la chambre.

L'homme nous parle de révélations surprenantes, et voilà que, brusquement, nous ne l'entendons plus.

Il s'est tu.

Pourquoi ?

Machinalement nous nous redressons et nous nous tournons vers lui.

L'inconnu est toujours là, mais ce n'est plus le même homme.

Ses traits se sont crispés. De ses deux mains, portées à sa gorge, il cherche visiblement à dégager son cou de quelque chose qui semble l'étouffer.

Par deux fois je vois sa bouche s'ouvrir comme pour aspirer un air qui lui fait certainement défaut. Un sifflement étrange passe entre ses lèvres, et, soudain, voilà qu'il demeure immobile, la tête légèrement inclinée sur son oreiller de soie.

Que lui arrive-t-il ?

Que se passe-t-il ?

(A suivre.)  MAURICE CHAMPAGNE.

Le Vésuve à l'index

Pour lutter contre les Volcans

 Lors d'un récent congrès international de géologie à Stockholm, le docteur Emmanuel Friedlaender proposait la fondation à Naples d'un institut consacré exclusivement à l'étude des volcans. Cette idée a été approuvée par le congrès. Le but de cet institut est de rendre possible pour la première fois une continue et systématique observation des phénomènes volcaniques. La température sera notée plusieurs fois par jour à des heures régulières et en des endroits différents sur le Vésuve. Périodiquement aussi les gaz seront prélevés et analysés dans les laboratoires. L'institut enregistrera également les perpétuels petits tremblements de terre observés aux environs du volcan.

Il est probable qu'une exacte et minutieuse observation de tous les phénomènes présentés par un volcan en activité permettra un jour de préciser la date d'une éruption et sa gravité. On pourra ainsi, dans une certaine mesure, prévenir les catastrophes. Peut-être même l'étude de ces bouleversements terrestres apportera-t-elle de précieux renseignements sur la transformation des rocs et du sous-sol, principalement pour les volcans de formation récente  A. R.

Le Camp des Affamés

CONTE INDIEN

FRÈRES, j'ai faim et j'ai grand besoin de repos ! »

Le petit vieillard étranger allait d'un wigwam à l'autre, implorant un peu de secours des uns et des autres ; mais toute la tribu s'activait autour des grils où fumait la viande, et l'on éconduisit avec indifférence l'importun solliciteur.

La tribu des Matoi-Maskwas était d'ailleurs renommée dans tous les environs pour sa dureté et son avidité, et chaque fois que des chasseurs des tribus voisines s'étaient égarés sur son territoire, ils s'étaient constamment vu refuser l'hospitalité si largement offerte ailleurs. Aussi la réputation des Matoi-Maskwas était telle que l'on disait couramment en proverbe : « Avare et inhospitalier comme un Matoi-Maskwa. »

Que venait donc faire ici ce petit vieillard ? Il fallait qu'il soit bien étranger au pays, ou bien naïf malgré son âge pour venir ainsi implorer l'hospitalité de la plus inhospitalière des tribus ! Après s'être adressé vainement à tous les wigwams, il finit par s'asseoir sur une souche morte, à l'extrémité du village. Mais bientôt les gamins vinrent l'insulter et lui jeter des pierres. Le vieillard essaya d'implorer la protection des anciens, mais nul ne voulut écouter ses plaintes et on l'éloigna brutalement. Alors, il se mit à marcher lentement et à tracer des cercles avec son bâton autour des wigwams et des grils.

Jamais la chasse n'avait été si fructueuse. Les jours précédents, comme par enchantement, cerf, daims, élans, ours, s'étaient présentés d'eux-mêmes sous les balles des chasseurs. Aussi ce jour-là toute la tribu était sur pied, et, tandis que les hommes dépouillaient et découpaient la venaison, les femmes la faisaient boucaner sur d'énormes grils, composés de perches alignées sur des tréteaux, au-dessous desquels fumaient de gros feux de bois.

Mais soudain le petit vieillard se retourna et se mit à gémir :

« Frères, j'ai faim, et j'ai grand besoin de repos. N'aurez-vous pas pitié de moi ? »

— Que nous veut encore celui-ci ? dit quelqu'un. Les daims ne manquent pas dans les bois, et leur viande est à qui veut la prendre. N'est-il plus capable de manier un arc ou de tendre un collet ? Et vous, enfants, n'avez-vous plus assez de pierres pour nous débarrasser de ce geignard-là, et le chasser hors du camp ?

— C'est inutile, frères ! Je partirai de moi-même, dit fièrement le petit vieillard. Mais je n'ai ni arc ni collets, je suis trop las pour pouvoir chasser, et j'ai besoin de venaison. J'emporterai donc la vôtre qui me suivra dans les bois. »

Et le petit vieillard leva son bâton. Et aussitôt les quartiers de venaison tressautèrent sur les grils, roulèrent sur le sol, réintégrèrent leurs peaux et leurs fourrures, reprirent brusquement vie, redevinrent cerfs, daims, élans, ours, et s'enfuirent en bramant et en grognant à travers la forêt.

Après un moment de stupeur, les Matoi-Maskwas s'élancèrent sur le petit vieillard.

« A mort, le magicien !... A mort ! »

Mais le petit vieillard fit un saut rapide et se trouva perché sur le sommet d'un wigwam.

« Et maintenant, Matoi-Maskwas, entendez-moi bien : jamais vous ne mangerez ; jamais vous ne boirez ; jamais un seul quartier de venaison ne fumera sur vos grils, tant que vous n'aurez pas pris l'habitude d'accorder l'hos-

pitalité aux étrangers de passage sur votre territoire. »

Et le petit vieillard disparut soudain.

Pendant plusieurs jours les Matoi-Maskwas pourchassèrent leur venaison à travers le bois, mais sans pouvoir la rejoindre. Le soir ils rentraient au camp harassés et affamés. A la fin de la première semaine, les enfants commençant à mourir d'inanition, les Matoi-Maskwas se virent forcés d'implorer la pitié du vieillard :

« O puissant magicien ! dirent-ils en levant les yeux vers le ciel : vois nos enfants qui dépérissent et meurent ! Rends-nous la venaison que tu nous as prise, ou du moins la possibilité d'en trouver d'autre ! »

Et soudain, du sommet d'un wigwam, le petit vieillard parut :

« Les daims manquent-ils donc dans les bois ? dit-il ironiquement. Et leur viande n'est-elle pas à qui veut la prendre ? N'êtes-vous donc plus capables, ô Matoi-Maskwas, de manier un arc ou de tendre un collet ? »

— O bon petit vieillard ! dirent les Matoi-Maskwas, par la vertu de ta médecine, les daims évitent nos flèches et évitent nos collets. Fais cesser le charme qui nous affame, ô puissant magicien ! »

Le petit vieillard devint sérieux :

« Et vous, Matoi-Maskwas, dit-il gravement, accorderez-vous toujours l'hospitalité aux étrangers de passage sur votre territoire ? »

— Nous l'accorderons toujours. »

Et le petit vieillard leva son bâton. Et soudain, du fond de la forêt, arrivèrent en grognant et en bramant, ours, élans, daims, cerfs ; ils se dépouillèrent de leurs fourrures, se dépécèrent d'eux-mêmes, redevinrent quartiers de venaison, sautèrent sur les grils et pétillèrent, et frétilèrent au-dessus des feux de bois vert qui se rallumèrent tout seuls.

« Souvenez-vous de votre promesse, Matoi-Maskwas, dit encore le vieillard, et les vivres ne vous manqueront plus ! »

Personne depuis ne l'a jamais revu. Mais, à partir de ce moment, la tribu des Matoi-Maskwas est devenue la plus hospitalière de toutes les tribus.  G. FORESTIER.

Sobriété d'Extrême-Orient

Les Buveurs d'eau japonais

Il paraît que les Japonais ne sont jamais ni gouteux ni arthritiques.

Selon les médecins européens qui ont séjourné en Extrême-Orient, ceci provient d'un excès de boisson chez les Nippons. Excès de boisson, entendons-nous : il est tout particulier et porte presque uniquement sur l'eau pure. Ils font bien du thé qu'ils boivent sans lait et sans sucre ; mais, en dehors des repas, tout bon Japonais absorbe une moyenne de quatre à cinq litres par jour !

Cette énorme quantité d'eau lui évite les multiples inconvénients qu'engendrent la goutte et le rhumatisme, car elle sert à laver les reins et les tissus, au point d'enlever à l'organisme tout ce qui lui est superflu ou nuisible.

Ajoutons à cela que les Japonais prennent pour le moins deux ou trois bains par jour et se nourrissent principalement de riz, de poissons desséchés ainsi que de friandises.

Il faut donc reconnaître que les Nippons peuvent être proposés comme de véritables modèles de sobriété et de propreté aux Européens eux-mêmes. C. B.

Les FAUVES en voyage

UNE IMPORTATION COUTEUSE

LES rares habitués de notre pauvre Jardin des Plantes dont les cages délabrées n'abritent que quelques maigres et vieux animaux faméliques qui font peine à voir, ne se doutent certainement pas de ce que peut coûter l'entretien d'un magnifique jardin zoologique comme ceux de Londres, d'Anvers ou de Buenos-Ayres.

Non seulement, à Paris, la naissance d'un fauve est un événement extrêmement rare, mais la mort d'un pensionnaire de la ménagerie n'implique pas forcément son remplacement. Pour repeupler nos cages, il faut la générosité d'un Ménélik.

Le Zoo de Londres s'enrichit assez fréquemment de nouveau-nés : petits ours, pingouins, léopards, chameaux devant lesquels défile une foule de curieux. De plus ses ressources lui permettent d'acquérir dans leur pays d'origine des fauves splendides, des sujets rares ou curieux.

On se doute bien que le transport de pareils voyageurs ne va pas tout seul. Il ne faut pas songer à embarquer sur des paquebots des lions ou des tigres dont les rugissements gêneraient et effraieraient considérablement les passagers. C'est donc sur des cargo-boats que ces hôtes gênants voyagent.

Dernièrement un vapeur en amenait à Londres une fameuse cargaison. Les cages de l'entrepont ne renfermaient en effet pas moins de 200 animaux de toutes races : panthères, girafes,



Sorti tout pantelant du piège où il agonisait, ce tigre royal, solidement garrotté, est ramené en un piteux état dans un village hindou.

L'importation de tous ces fauves coûte cher et ne réussit pas toujours.

Depuis quatre ans, le Jardin zoologique de Buenos-Ayres s'enorgueillit de posséder la seule guenon anthropoïde qui ait vécu si longtemps en Amérique du Sud. Encore cette laide et triste mais illustre personnalité a-t-elle coûté 5,000 francs. Avant elle, cinq ou six gorilles

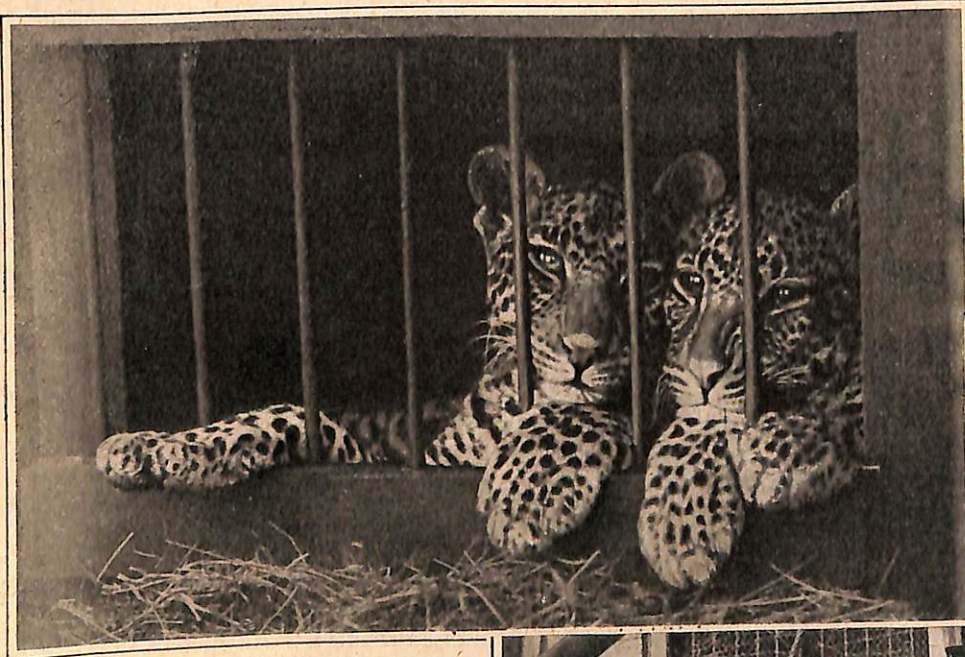
aussi coûteux étaient morts après un an au plus de nostalgie ou de tuberculose.

Les peuples d'Orient ne possèdent pas, eux, de jardins zoologiques, mais il existe des monstres de fauves ambulants qui promènent de village en village sur une lourde charrette un tigre ou un rhinocéros enchaîné, des chasseurs hindous prennent des tigres au piège, et les ramènent solidement attachés au village. Le fauve, à demi écrasé dans la fosse traîtresse, est bien malade. Il en reviendra pourtant, peut-être.

Alors les chasseurs le vendront à des jongleurs ambulants ou encore à un commerçant anglais qui se chargera de le faire parvenir à Hambourg, le grand marché des fauves.

Mais quelle fin lamentable pour ce roi de la jungle si épris d'indépendance et de liberté!

MARIN BEAUGEARD.

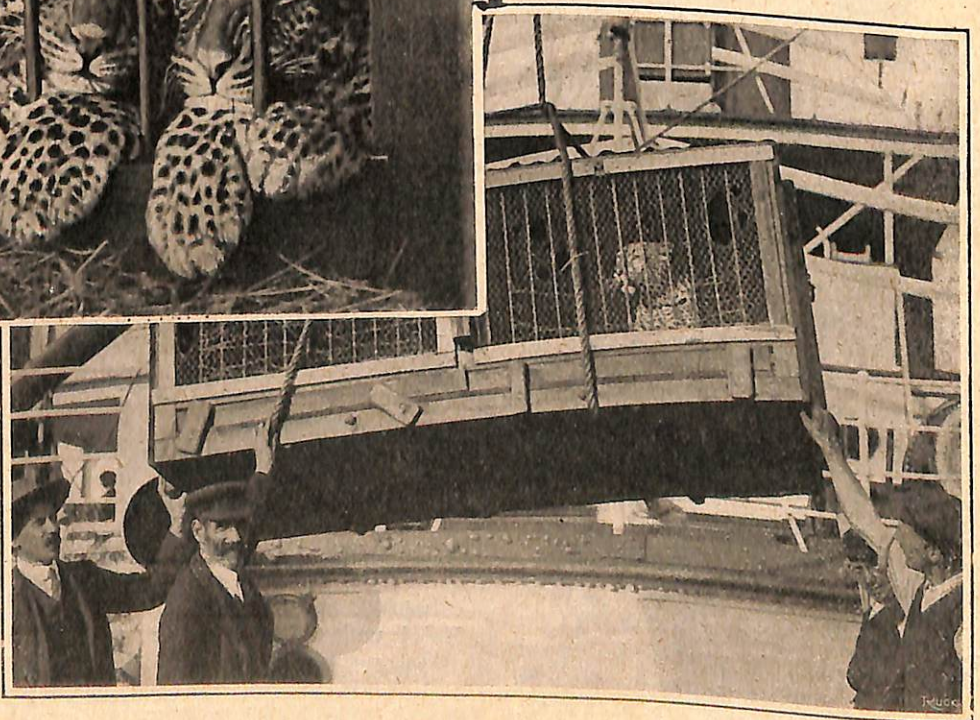


Ces deux magnifiques léopards ramenés à grand frais de leur jungle font l'admiration des visiteurs du jardin zoologique de Londres.

autruches, casoars à casque, zèbres, antilopes et lions, sans compter les innombrables oiseaux multicolores dont les trois quarts meurent régulièrement pendant la traversée.

La plus grande partie de ces nouveaux pensionnaires du Zoo avaient été embarqués au Cap. D'autres provenaient de la Gold Coast et du Sénégal. On pense si le débarquement des cages sur les quais de Londres avait suscité la curiosité de la foule.

Devant la mine stupide ou apeurée des fauves qu'une grue puissante enlevait rapidement dans leurs cages, c'étaient des apostrophes et des lazzi à n'en plus finir.



LES FAUVES EN VOYAGE

Le débarquement des fauves, sur les quais de la Tamise, attire toujours une foule de curieux qui de loin adressent aux prisonniers des quolibets joyeux.



UNE FÊTE NATIONALE DANS LES HIGHLANDS

Les jeunes passent à tour de rôle devant les « anciens ». Gare à eux si leur tartan n'est pas enroulé correctement. Les « pipers » exhibent fièrement leurs décorations, glorieux souvenirs de leurs campagnes. Tous les hommes acclament le jeune « chieftain » et, en signe d'allégresse, agitent la cape ornée aux couleurs du clan. Sur une scène champêtre, un concours de danse est organisé où les plus agiles exécutent des pas inédits. Le défilé de la fanfare des cornemusiers.

LES CONQUÉRANTS DE L'AIR

Au-dessus
du Continent NoirPar le
Capitaine DANRIT
(Commandant DRIANT)

CHAPITRE XIX

AÉROPLANES DANS LA NUIT (Suite.)

L'EFFET de cette pluie de projectiles fut terrifiant : trente mètres de bâtiment s'écroulèrent à la fois.

Les Snoussia, qui s'étaient réfugiés dans les casemates, se fiant à l'épaisseur des murailles, se hâtèrent vers la porte, s'y bousculèrent et de nouveau la poudre meurtrière vint creuser, dans leurs rangs pressés, des sillons sanglants.

Au seizième coup, le minaret s'effondra et une fumée noire, épaisse, irrespirable, plana lourdement sur les décombres.

L'ignorance dans laquelle était la garnison de l'origine de ce bombardement infernal ne contribuait pas peu à la démoralisation.

Reproduction et traduction réservées. Voir les nos 779 à 811.

ser. La poudre, en effet, ne dégageait point de fumée, et les pièces, abritées dans un pli de terrain, effectuant un tir indirect, il était impossible d'apercevoir l'ennemi.

L'Africain avait repéré cette position de batterie lors de son vol vers Fachoda.

Ainsi, dans leur courte campagne de huit jours, les aéroplanes avaient démontré qu'ils n'étaient pas seulement des organes de transmission et de reconnaissance, mais qu'ils pouvaient aussi déterminer des positions d'artillerie, coopérer à des missions diplomatiques, et transporter, pour agir sur des points inaccessibles aux trois armes connues, des détachements armés.

Ils révélaient donc, sur la terre d'Afrique, une quatrième arme que sa vitesse rendait infiniment précieuse.

Elle n'attendait, pour rendre la plénitude de ses services, que la création, tous les 500 kilomètres, de postes de ravitaillement, faute desquels elle pourrait se voir obligée, sous la poussée des vents de l'Atlantique, d'aller renouveler sa provision d'essence... à Fachoda. A la nuit tombante, un bataillon cecalada la Table, fouilla le village arabe déserté, puis pénétra dans les ruines fumantes de la zaouïa.

Les Snoussia avaient fui par des sentiers de montagnes connus d'eux seuls; il était, d'ailleurs, superflu de les poursuivre.

Pas un être vivant n'était demeuré dans la forteresse où, contrairement à ses habitudes, l'ennemi avait abandonné ses morts.

L'honneur de planter le drapeau tricolore sur les débris du minaret échut tout naturellement au sergent Brulard : c'était la juste récompense, avant toute proposition pour l'avancement ou pour la croix, du courage et du sang-froid dont il avait fait preuve au cours de l'aventureuse expédition de la veille.

Dans une salle tendue de riches étoffes, et disposée pour une cérémonie funèbre, on découvrit un vieillard étendu, inanimé, au pied d'une couche basse sur laquelle reposait une femme morte d'une grande beauté.

Le commandant Riffaut, arrivé des premiers, n'eut pas de peine à reconnaître Ourida bent Hellal.

Le père de la jeune fille avait été tué, au pied du lit mortuaire, par un projectile qui avait traversé la muraille, sans éclater, comme s'il eût voulu respecter le dernier sommeil de l'enfant.

Lorsque Müller parut à son tour, à cheval, car il avait laissé son Africain aux bons soins de Tussaud, il pria le colonel de lui permettre de rapporter, auprès du corps de Paul Harzel, celui de la jeune Arabe que l'officier avait tant aimée.

Cette autorisation lui fut accordée sans peine.

L'aviateur fit alors placer, sur un méhari, un « houdej », ou palanquin, sous le dôme duquel il déposa, avec de pieux gardés, tout ce qui restait de tant de jeunesse et de beauté...

Ce fut en cet équipage, celui qui conduit les fiancées à la demeure de leurs futurs époux, image de l'union mystique des deux êtres, qu'Ourida vint rejoindre Paul Harzel.

Dans la soirée, le colonel remit à Müller un gros fragment de quartz, ou de cristal, trouvé dans la djibeïra d'Ourida : l'officier se promit de l'offrir à sa sœur Mina, en souvenir de la fille d'Orient qui, ayant aimé Frisch d'un amour d'enfant, lui avait conservé, dans son cœur envahi par une passion plus vive, une affection toute filiale, un dévouement sans bornes...

La colonne fit aux deux morts des funérailles touchantes : tous y assistèrent, fétichistes, musulmans et chrétiens, et Müller prononça des paroles d'adieu qui firent couler les larmes, à la fois, sur la joue du jovial Tussaud, fort abattu ce jour-là, et sur le visage bronzé du colonel Magnien.

Le vieil officier ne devait pas jouir longtemps des heureux résultats de son fait d'armes et de la pacification qui avait été la conséquence immédiate de la disparition du Cheikh el Qaci et du caïd Hellal.

Moins de deux mois, en effet, après ces événements, une note diplomatique rédigée au Caire arrivait de Londres à Paris : le gouvernement britannique se plaignait en termes aigres-doux de ce qu'une expédition française eût dépassé les limites assignées au territoire du Tchad par la convention de 1898.

LA VIEILLE ÉCOSSE EST ENCORE VIVANTE

Une Fête nationale dans les Highlands

Peu de nationalités en Europe sont restées aussi fidèles à leurs antiques coutumes que les Écossais. Naturellement, les villes importantes se sont laissées entamer par le cosmopolitisme; mais, dès que le voyageur s'écarte des grands centres, il tombe au milieu d'une Écosse qui semble sortie toute vivante de certains romans de l'immortel Walter Scott! L'impression est encore plus vive quand on a la chance d'assister à une grande manifestation publique, dont nos photographies donnent un aperçu. Rappelons brièvement que l'existence du clan ou tribu s'est prolongée jusqu'à nos jours en Écosse, et que les membres de chaque clan, hommes ou femmes, se reconnaissent entre eux, les jours de fête, par la couleur de leurs vêtements.

A la tête de chaque clan se trouve une famille quasi-royale à laquelle les *clansmen* sont liés par des serments de fidélité et d'obéissance.

En retour, le *chieftain* couvre d'une protection vraiment patriarcale tous ceux de ses administrés.

Dès lors, on peut se faire une idée de l'importance et de l'intérêt qu'offrent les fêtes organisées récemment par un des plus puissants clans des « Terres-Hautes », ou Highlands, le clan des Mac-Alpin qui avait décidé de présenter à ses *clansmen* son fils aîné, devenu majeur.

Les fêtes durèrent quinze jours. La journée la plus caractéristique fut celle où le *chieftain* passa tous ses hommes en revue, et les préparatifs de la journée furent particulièrement pénibles pour les jeunes gens, qui n'avaient pas eu l'occasion d'apprendre la façon classique et correcte de porter le pittoresque costume national.

A tour de rôle, les « anciens » les inspectaient.

Et ce n'était qu'après avoir passé par les mains de cinq ou six de ces juges qu'ils étaient enfin autorisés à aller prendre leur place sur les rangs, tout autour de la vaste cour bordée au fond par la façade de l'antique château.

Puis parurent les *pipers*, presque tous anciens cornemusiciens des régiments écossais, et qui avaient étalé fièrement sur leur poitrine, sous forme de médailles aux rubans multicolores, les glorieux souvenirs de maintes campagnes poursuivies aux quatre coins du monde.

Notre troisième photographie nous retrace le principal épisode de la présentation du jeune *chieftain* : tous les hommes l'acclament avec enthousiasme en agitant la *cap* ornée de rubans aux couleurs du clan.

Si vous étudiez attentivement les visages, vous constaterez que des hommes de tous âges se coudoient dans la cour du château. Et il n'est pas inutile de faire observer que les conditions sociales s'y trouvent presque aussi mélangées que les âges.

Tel est un banquier qui a fait fortune en Australie ou en Amérique, et qui est venu passer quelques mois dans la lande natale; tel autre est un gros homme d'affaires de Londres, accouru expressément pour assister à la fête, et même y participer activement.

Enfin, voici l'un des derniers numéros du programme : le concours de danses. Et l'on y verra des colonels, des financiers, lutter d'agilité avec des fils de cultivateurs.

Si puissante est la force morale du clan qu'elle supprime alors toutes les distances!

CHRISTIAN BOREL.

Le quai d'Orsay, sur le rapport qui lui avait été envoyé d'Abécher, au retour du colonel Magnien, fit valoir que des officiers aviateurs, venus de Fachoda, avaient vainement demandé aux autorités du Soudan égyptien de coopérer au châtement des Snoussi réfugiés en bordure des territoires du Tchad : qu'il leur avait été répondu que l'Égypte ferait cette expédition à son heure. Or, comme d'une part il était essentiel que le châtement ne se fit pas attendre, et que, de l'autre la colonne française avait sacrifié autant qu'il était en son pouvoir — grâce à un véritable exploit de ses aviateurs — aux exigences diplomatiques, le colonel Magnien avait dû passer outre...

En détruisant Kara, il avait, d'ailleurs, effectué une opération de police également utile à deux nations unies par une entente cordiale déjà ancienne.

Le « Foreign Office » répondit qu'il admettait fort bien la destruction du repaire snoussi effectuée dans les montagnes de Djila; qu'il savait même gré au gouvernement français de ce nouveau service rendu à la civilisation; mais qu'un acte antiamical « unfriendly » — c'est de cette expression que s'était déjà servi lord Kitchener lorsqu'il avait trouvé Marchand installé à Fachoda — avait été commis par le gouvernement français qui n'avait pas craint de déployer le pavillon de sa nation sur territoire britannique.

En conséquence, le colonel Magnien, à qui, d'autre part, le ministre des Colonies ne pardonnait pas le massacre du détachement Frisch, massacre qui avait failli provoquer la chute du Cabinet, fut mis en demeure de prendre sa retraite, minimum des satisfactions exigées par notre amie l'Angleterre.

Le vieux brave, dont les cheveux avaient blanchi dans ces régions lointaines, alla rejoindre dans leur disgrâce tous ceux qui, ayant tenté d'agrandir moralement et matériellement le patrimoine français, n'avaient pas trouvé le secret de calmer les susceptibilités allemandes ou anglaises, que la France, généreuse et conciliante, se fait un devoir constant de ménager.

En même temps, une commission de délimitation fut instituée, qui, pour achever de donner à la Grande-Bretagne toute satisfaction, recula de quelques kilomètres à son profit la frontière qui, normalement, eût dû être la ligne topographique de partage des eaux entre le Congo et le Nil.

Ainsi, tout le monde fut content : l'Angleterre : parce qu'elle gagnait une région diamantifère qui, à en juger par les multiples échantillons déjà recueillis, donnait les plus belles espérances pour l'avenir; et le Cabinet français, parce que l'opinion, ignorante des questions extérieures, avait accepté, sans protestation, ce nouveau sacrifice.

A quelque distance d'Abécher, dans une palmeraie entourée d'un mur en terre, on peut voir la tombe modeste du capitaine Fiegenshuth, cet enfant de l'Alsace qui, tombé au combat de Doroté, supplia que son corps fut inhumé dans le Ouadaï, pour

témoigner, à ceux qui viendraient après lui, de la prise de possession par les morts de cette terre devenue française.

Non loin de la pyramide élevée par la piété de ses camarades, près des sépultures de deux autres victimes du même engagement, les lieutenants Brûlé et Joly, une dalle de granit porte profondément gravée cette inscription :

Ici dorment, unis dans la mort,
PAUL HARZEL
LIEUTENANT AVIATEUR DE L'INFANTERIE
COLONIALE
Tué à l'ennemi
ET **OURIDA HELLAL**
BEN AHMED, CAID D'OUANYANGA
Morte à ses côtés à Kara (Ouadai).

Le vœu suprême de la jeune fille est exaucé : un croix de pierre, symbole du sacrifice et de la résurrection, étend ses bras tutélaires sur la tombe qu'elle partage avec le bien-aimé qu'en un jour de rêve elle a vu descendre du pays des aigles !...

ÉPILOGUE

EN ALSACE

Par une matinée ensoleillée d'octobre, au pied des Vosges aux fiers sapins, le village de Gildwiller avait revêtu sa parure de fête.

Des lanternes vénitiennes bleues, blanches et rouges s'accrochaient alternativement aux guirlandes de mousse jetées d'un tronc à l'autre, sous l'antique charmillle qui encadre la place de l'église. Une estrade attendait les « violons » : il y aurait bal le soir.

Ce n'était pas un dimanche, et, pourtant, tout chômait.

Les habitants, revêtus de leur costume des grands jours, se pressaient dans les rues, la figure réjouie et affairée. Ils se montraient les préparatifs de l'illumination, et plusieurs marquaient quelque appréhension à la vue des trois couleurs séditeuses qui se détachaient sur le vert foncé du feuillage.

— Pourvu que le « Polzei » de Saverne n'ait pas eu vent de cette « manifestation » !

Mais comment eût-on pu fêter autrement le retour au pays d'un de ses plus glorieux enfants, le capitaine Frisch, dont les aventures et les exploits avaient défrayé si longtemps la chronique et fait tressaillir d'orgueil tous ses concitoyens grands et petits ?

On l'avait cru mort...

Non pas sur un de ces bruits dont on ne découvre jamais l'origine et qui sont démentis en naissant; mais par une interprétation trop logique des télégrammes officiels qui avaient annoncé la destruction totale du détachement placé sous ses ordres.

On n'avait pas retrouvé son cadavre, il est vrai; le capitaine figurait comme « disparu » sur le martyrologe de l'avant-garde du colonel Magnien, mais « disparu » dans ces contrées sauvages, n'était-ce quelque chose de pire que la mort ?

Le « burgmeister », d'ailleurs, ayant confirmé la nouvelle, les malheureux parents avaient fait célébrer un service funèbre dans la petite église aux arceaux gothiques

in memoriam de celui qu'ils ne reverraient plus...

Ils n'auraient même pas la consolation de prier sur sa tombe !...

Courbés par la douleur plus encore que par l'âge, ils avaient donné, pendant la triste cérémonie, à la foule sympathique qui les environnait d'affection et de respect, le spectacle navrant des existences brisées qui s'achèvent.

Mina, en vêtements de deuil, avait entouré les pauvres gens des attentions les plus délicates, les plus tendres...

Et voilà que, quelques jours plus tard, était arrivé un « marconigramme » de Müller : Frisch, deux fois blessé et prisonnier d'un de nos ennemis irréductibles qui l'avait réservé à d'épouvantables supplices, avait été délivré par un audacieux coup de main des deux aéroplanes de la colonne Magnien, le *Commandant-Lamy* et l'*Africain*...

L'espérance et la joie avaient reparu dans la modeste demeure.

Mina même, en toilette plus claire, s'était reprise à chanter, à sourire, à égayer les vieux de son babil, lorsqu'une longue lettre, datant de trois mois, avait apporté des détails : la gravité des blessures de Frisch, le manque de soins, la fatigue du transport avaient provoqué de graves complications; l'« allontano », l'être chéri, tenu éloigné si longtemps des siens, avait été entre la vie et la mort; mais tout danger semblait désormais conjuré; il serait rapatrié sous peu et Müller l'accompagnerait.

Et les angoisses de renaître !... Comment le convalescent, si affaibli, supporterait-il le voyage ?

Enfin, un câblogramme avait annoncé son heureux embarquement à Loango et quinze jours après il débarquait à Bordeaux...

C'est pourquoi, ce jour-là, l'émotion était si intense à Gildwiller.

La première visite du capitaine devait être pour son village natal : il arriverait à Saverne à 11 heures du matin. Müller avait prié qu'on envoyât une voiture à la gare, Gildwiller étant à 13 kilomètres de la ville.

Personne ne doutait que ce voyage pût s'accomplir, bien qu'il n'eût pas encore reçu la sanction indispensable : l'autorisation du Statthalter d'Alsace-Lorraine.

Les autorités allemandes ne pourraient refuser au glorieux revenant le permis de séjour en territoire annexé que ses parents avaient sollicité à l'avance... ses vieux parents qui venaient de passer par tant d'émotions cruelles...

Et Mina achevait, légère et gazouillante, de mettre le couvert, de disposer sur la table des fleurs, luxe coûteux en cette saison...

Ne devait-on pas annoncer, au dessert, ses fiançailles avec le capitaine; ne devait-elle pas lui offrir, en échange de l'anneau symbolique, une petite croix de la Légion d'honneur, dont les brillants avaient absorbé toutes ses économies de jeune fille ?

(A suivre.)

CAPITAINE DANRIT.
(Commandant DRIANT.)

A BORNEO

Les Tribus marines des Bajaous

EN décrivant la physionomie et le caractère des peuples inconnus de Bornéo, nous avons parlé des Orangs-Bajaous¹, pirates et pêcheurs.

Ils ne vivent que sur l'eau, on pourrait dire dans l'eau.

Leur principal village Tetabouan, se compose d'une seule rue, dont les maisons s'alignent de chaque côté d'un canal.

Ces maisons sont bâties sur le canal même; chacune a son plancher de débarquement, qui communique avec le débarcadère de la maison voisine; en sorte que l'on peut suivre tout un côté de la rue, sur cette estacade de bois. Pour aborder de l'autre côté, il faut que le Bajaou prenne une barque ou traverse à la nage; car il n'y a pas de pont.

Mais la plupart des Bajaous ne vivent pas dans des maisons. Leur unique demeure, c'est leur large bateau. Ils y habitent avec leurs femmes, leurs enfants et même avec les femmes et les enfants de leurs fils.

Chaque bateau n'est pas solitaire. Les Bajaous réunissent leurs maisons-navires en flottilles parfois très nombreuses, et c'est ensemble qu'ils se déplacent sur le vaste champ de la mer.

1. Voir les nos 624 et 625 (2^e série).

Ces flottilles s'avancent à la rame et à la voile. Chaque bateau porte une voile énorme et tout à fait pittoresque. Elle est formée de pièces innombrables, prises dans les vieux habits de toute la famille. Un carré de soie verte, provenant de la toilette de mariage, voisine avec des morceaux rouges, ou bleus, ou jaunes, ou blancs.

Pour mât, il y a un système de trois branches de bambou. La plus grosse a sa base attachée au centre du bateau, sur le plancher,

L'ancre de ces bateaux-maisons est d'une fabrication tout à fait rudimentaire. Elle se compose d'une forte branche d'arbre, taillée en crochet et rendue plus lourde au moyen d'une grosse pierre qu'on y attache.

Les Bajaous transportent sur leurs bateaux le produit de leur pêche; mais, parfois, il ne leur déplaît pas de faire du transit, voire même du commerce, et de céder du poisson contre du riz ou d'autres denrées, qu'ils vont vendre sur les côtes de Bornéo.

Chaque flottille de bateaux bajaous obéit à un chef. C'est sur l'ordre de celui-ci que l'on se rend, d'ensemble, vers tel ou tel parage et pour tel genre de pêche qu'il lui appartient de décider.

Un Bajaou ne résiste pas à l'ordre du chef. Si quelque bateau voulait s'arrêter dans un endroit que le chef n'aurait pas choisi, ou s'il tentait de s'éloigner d'une place où tous les autres sont réunis, aussitôt le navire réfractaire serait abordé par le reste de la flottille et le propriétaire indocile serait rudement châtié.

Le chef ferait ligoter le père de famille, et le commandement du bateau passerait à son fils. Au besoin, les révoltés seraient jetés à la mer.

Par contre, si un Bajaou a fait une pêche médiocre, insuffisante pour ses besoins, les autres lui donnent une part de leur butin aquatique.

Le bateau du chef n'est pas plus grand que



Malheur à eux s'ils s'aventurent sur de petits canots isolés, le poisson porteglaive, très nombreux dans ces parages, transperce la barque de son arme redoutable.

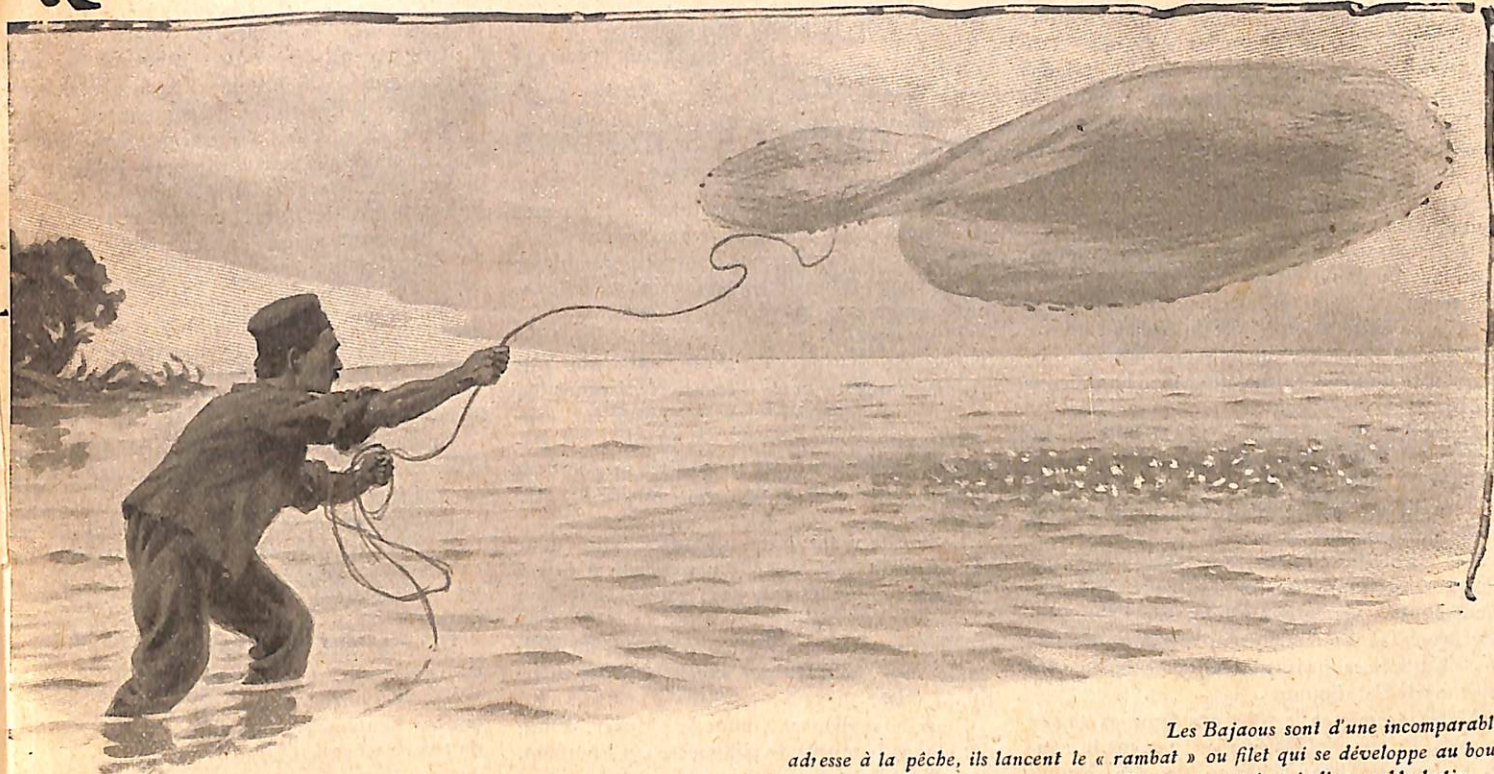
et se dresse vers le ciel, tandis que les deux autres, partant de chaque bord du navire, vont rejoindre à son sommet la colonne principale qu'elles soutiennent en même temps.

A la cime du mât, est lié un volumineux bouquet d'herbes sèches; au souffle du vent, les banderoles de lichen s'agitent comme des oriflammes primitives et fouettent le débonnaire mât de bambou.



LES TRIBUS MARINES DES BAJAOUS

La plupart des Bajaous ne vivent pas dans des maisons, leur unique demeure, c'est leur bateau. Ils se réunissent en flottilles nombreuses, et c'est ensemble qu'ils se déplacent sur le vaste champ de la mer.



Les Bajaous sont d'une incomparable adresse à la pêche, ils lancent le « rambat » ou filet qui se développe au bout d'une longue corde, s'ouvre en l'air, s'abat sur l'eau, tombe au milieu d'un banc de poissons et, formant sac, ramène au Bajaou le vital et indispensable butin.

les autres; sa voile n'est ni plus large ni plus pariolée. Mais le mât porte un bouquet d'herbes beaucoup plus fourni que les touffes des mâts subordonnés.

Le chef manie l'aviron comme le premier Bajaou venu. Et même, pour que son autorité soit sans conteste, il importe qu'il se montre marin habile, plongeur téméraire et pêcheur heureux.

Le Bajaou ne se tient pas toujours sur le bateau qui lui sert de maison. Il descend fréquemment, selon la nature de la pêche à laquelle il veut se livrer, sur de petits canots légers. Alors il lui arrive de devoir se défendre contre le requin ou contre le poisson porte-glaive, qui n'est pas rare dans ces parages. Le monstre perce de son arme redoutable la barque frêle, et le Bajaou n'a d'autre refuge que les flots eux-mêmes.

Cette peuplade amphibie ne se nourrit que de poisson. Les indigènes le mangent sous toutes les formes : cru ou bouilli, frais ou putride, séché au soleil ou pilé et conglutiné en pain.

Aussi une insupportable odeur de marais imprègne-t-elle les bateaux-maisons et les corps mêmes des Bajaous.

Qu'un poisson tente le Bajaou par son apparence plus spécialement appétissante, il le saisit et le croque, même s'il le retire encore vivant du filet.

Les pièces les plus grosses et les plus charnues sont cuites dans l'eau et servent sur les festins de noces et les repas que préside le chef de la flottille.

Quant au poisson conservé dont le Bajaou se nourrit aussi, il y a là un euphémisme presque hyperbolique; car c'est un pâté de poisson conservé qu'il est parfois ranci, puant, et si mauvais qu'un requin

même n'en voudrait pas. Le Bajaou, à la pêche, est d'une adresse étonnante pour lancer le rambat ou filet qui se développe au bout d'une longue corde, s'ouvre en l'air, s'abat sur l'eau, tombe au milieu d'un banc de poissons et, formant sac, ramène au Bajaou le vital et indispensable butin.

Le Bajaou pêche aussi l'huître perlière, ainsi que la seiche, et la tortue marine dont il vend les œufs sur la côte.

Près de Tetabouan, village des Bajaous bâti sur l'eau, il y a sept ou huit

pouvoir y pêcher, le Bajaou doit en obtenir licence.

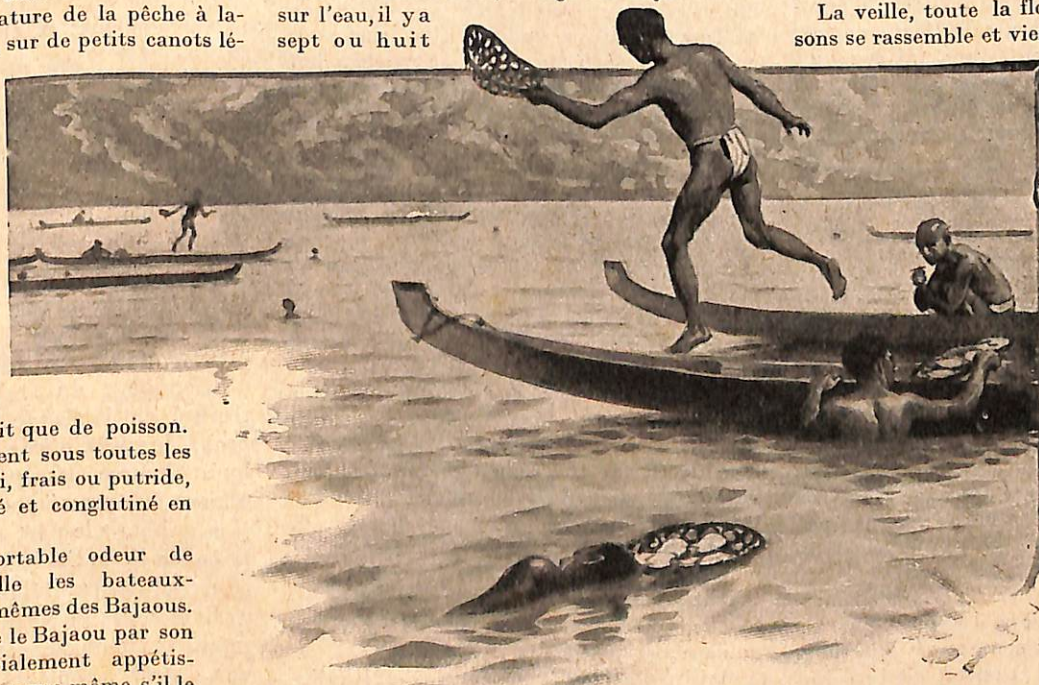
Il n'est pas permis de prendre les huîtres à un banc qui n'a pas encore quatre pouces de diamètre. Dès qu'un banc atteint cette épaisseur, alors on le déclare ouvert, et tous les Bajaous autorisés et patentés pour la pêche des perles ont toute latitude de descendre sur ce banc.

L'ouverture d'un banc donne lieu à une cérémonie officielle.

La veille, toute la flotte des bateaux-maisons se rassemble et vient jeter l'ancre autour

de l'endroit où le banc d'huîtres est situé. Elle passe la nuit. A l'aube, des barques légères quittent le village de Tetabouan; sur l'une d'elles se tient le chef bajaou qui, tout à l'heure, désignera les hommes destinés à l'honneur du premier plongeur.

Les canots arrivent au milieu des bateaux-maisons; tous les Bajaous attendent, silencieusement, que le jour paraisse: un voile d'argent semble s'ouvrir et se développer à l'horizon, puis s'étendre sur les flots. Ensuite, la couleur du voile change et devient cuivrée. Encore quelques instants, et le ciel oriental



LES TRIBUS MARINES DES BAJAOUS

Sous les eaux tranquilles, les pêcheurs, munis de petites corbeilles, s'emparent des précieux mollusques qu'ils viennent ensuite déposer dans les barques.

bancs d'huîtres pe lières. L'administration anglaise (car cette petite partie septentrionale de Bornéo appartient aux Anglais) s'est déclarée propriétaire des bancs d'huîtres, et, pour

déroule une large draperie d'or, au bas de laquelle le soleil montre enfin sa couronne éblouissante, qu'il élève dans le ciel maintenant azuré.

Les limites du banc sont marquées par deux embarcations dont le mât est surmonté d'un pavillon blanc. A un signal du chef, les Bajaous autorisés à pêcher sur ce banc, au nombre de trente ou quarante généralement, plongent dans la mer. Ils ont, autour des reins, une bande de calicot qui leur sert de ceinture, et dans la main une corbeille où ils déposeront leurs huîtres peilières.

Ils disparaissent sous l'eau, tandis qu'un silence absolu règne sur toute la flotte.

Presque toujours le sommet du banc ne se trouve qu'à une profondeur de trois ou quatre mètres; et l'on ne soupçonnerait jamais que, sous cette nappes si calme, quarante hommes se remuent et travaillent.

Parfois, une tête apparaît, s'inonde de lumière et de soleil, la bouche respire largement, et la tête disparaît de nouveau. La forme entière du pêcheur réapparaît quand la corbeille sera remplie.

Les corbeilles pleines sont vidées dans les barques, et quand ces canots sont suffisamment chargés, le retour a lieu, sur l'ordre du chef, vers Tetabouan. Les huîtres sont déchargées et entassées sur les plates-formes en bois des maisons de Tetabouan.

Alors commence le rôle des femmes et des enfants. Ils ouvrent les écailles, versent le contenu dans un grand bassin de fer, rempli d'eau. On met le bassin sur le feu, mais il ne faut pas que l'eau atteigne l'ébullition. Ensuite, on verse le tout dans une cuve et l'on attend que cette masse se putrésie. Durant cette période, qui dure trois jours, la puanteur qui règne dans Tetabouan serait mortelle pour tout autre qu'un Bajaou.

Les femmes prennent, poignée par poignée, cette bouillie fétide, elles l'agitent dans leurs mains et la déposent ensuite dans de l'eau claire; alors les perles tombent au fond. On les en retire, pour les passer dans du sable fin.

Les perles sont estimées au poids, d'après l'échelle suivante: dix *choucous* valent un *amas*; dix *amas* valent un *tahil*. Un *tahil* équivaut à 150 fr. De trente corbeilles d'huîtres, un Bajaou retire 30 fr.; c'est le travail d'une journée.

ANDRÉ CHARMELIN.

EN ARMÉNIE

La Salaison des nouveau-nés

Selon la légende, le bon saint Nicolas ressuscita en soufflant dessus les trois petits enfants qu'à sept ans qu'ils sont dans l'aloir où les a couchés un féroce charcutier.

Si le saint homme visitait d'aventure les villages d'Arménie, il trouverait à y exercer sa thaumaturgie protectrice de l'enfance. Non point que les Arméniens aient coutume de fabriquer des conserves avec « les petits enfants qui s'en vont glaner aux champs », mais ils font de même subir à leurs nouveau-nés, un traitement que l'on ne peut s'empêcher de qualifier de barbare.

Cette coutume presque barbare se pratique normalement d'ailleurs, ainsi qu'il suit :

Dès leur naissance, les nouveau-nés sont entièrement recouverts de sel et restent ainsi pendant une durée de trois heures.

On les lave ensuite à l'eau chaude.

Cet usage, en honneur chez les Arméniens, est attribué à une superstition, paraît-il. Le sel exercerait les nouveau-nés, leur donnerait la force et la santé, en les soustrayant à l'influence néfaste des mauvais esprits.

Cette même coutume existe également chez de nombreuses peuplades d'Asie, où le séjour dans le sel se prolonge jusqu'à vingt-quatre heures.

L. M.

UN PAYS OU IL N'EST PAS INUTILE DE REGARDER EN L'AIR

Comment



parlent les moulins

On raconte qu'au temps des guerres de Vendée, les Chouans, pour communiquer entre eux et s'annoncer l'approche des bleus, se servaient d'un langage qui avait un code secret connu des Chouans seulement.

Les nouvelles se propageaient ainsi, renvoyées de moulin en moulin, avec une très grande rapidité et à d'énormes distances.

Cette propagation des nouvelles fut toujours un mystère pour les soldats de la République, et ce ne fut que bien après la pacification de la Vendée qu'ils eurent la clé de cette énigme.

Le fait de se servir des ailes de moulins pour faire savoir telle ou telle nouvelle à d'autres au loin n'appartient pas uniquement aux Chouans, néanmoins.

On rencontre ces mêmes méthodes en Hollande aussi, ce pays par excellence des moulins à vent.

Ceux-ci se dressent, pour la plupart, isolés, détachant leur grande silhouette sur l'horizon, au milieu de vastes prairies, mis automatiquement en mouvement par l'élévation du niveau de l'eau dans les canaux et les fossés.

Une douzaine de ces moulins espacés forment presque toujours un village, et l'on ne saurait concevoir un paysage hollandais sans eux.

Aussi comprend-on que les meuniers, qui vivent d'une existence bien isolée dans ces plaines, aient inventé le langage des moulins à vent; car c'est bien à eux que revient l'honneur de cette ingénieuse invention.

De cette façon, ils sont à même d'apprendre des nouvelles et d'en donner; ou bien encore de laisser savoir à leurs parents, leurs amis, au loin, les événements qui se passent dans leur famille ou l'état de leurs affaires, les fluctuations des marchés, etc...

Le meilleur temps pour étudier ces bizarres conversations entre deux ou plusieurs meuniers est par un jour calme, lorsque les moulins demeurent, contre leur gré, dans une complète oisiveté, par suite du manque de force motrice.

Quand, en effet, la brise se lève, tout le monde est trop occupé à travailler, pour se soucier d'autre chose, à moins toutefois que quelque événement tout à fait imprévu ne se soit passé.

Par un matin dénué de tout vent, si le meunier à des ouvriers dont la demeure se trouve située à une grande distance de son moulin, le maître scrute l'horizon, pour voir si le vent va se lever et, certain du contraire, il tourne les ailes de son moulin, jusqu'à ce que celle du bas se trouve placée un peu à la gauche du moulin lui-même.

Il apprend ainsi aux ouvriers qu'il n'a pas besoin de leurs services pour ce jour-là et qu'ils n'ont qu'à rester chez eux.

Mais en passant l'inspection de tout le mécanisme du moulin — toujours tout en bois — le meunier s'aperçoit-il que quelque chose est défectueux ou nécessite une réparation?

Aussitôt, avec une longue perche munie à l'une de ses extrémités d'un croc de fer, il dispose les ailes de certaine façon, et ce langage convenu signifie : « J'ai besoin d'un charpentier ».

Si ce dernier, trop occupé, n'aperçoit pas le signal donné, l'un ou l'autre de ses voisins aura pu le voir et prévenir le charpentier qu'on

l'attend avec ses outils. Le médecin et jusqu'à l'entrepreneur de pompes funèbres peuvent savoir qu'on a besoin d'eux, car nul, en Hollande, n'ignore ce langage muet.

Les ailes en croix, par exemple, sont le signe qu'une mort s'est produite dans un intérieur.

Les jours de grande fête ou aux anniversaires de grandes dates historiques, les ailes des moulins sont gaiement ornées de drapeaux et d'oriflammes aux joyeuses couleurs, en signe de réjouissance.

Mais si, par un jour ordinaire, ces mêmes oriflammes couvrent les ailes et que les moulins des environs en soient dépourvus, c'est l'annonce de fiançailles et que la famille du meunier est en fête.

Une naissance est apprise, pour une fille, d'une certaine façon, et d'une autre, si le nouveau-né est un garçon.

Tout récemment, le gouvernement hollandais s'est livré à de curieuses expériences, pour savoir si ce système de télégraphie sans fil très simple ne pourrait être employé dans l'armée.

Les résultats obtenus ont été prodigieux comme succès, et l'on a découvert que des nouvelles pouvaient être ainsi transmises, d'un bout à l'autre de la Hollande, dans un espace de temps très rapide.

ALFRED DUCASSE.



DU HAVRE AU PAYS DES BONIS

Les Aventures

de "Propre-à-Rien"

par

Jules LERMINA

DEUXIÈME PARTIE

Le Complot



Chapitre I

Un beau voyage.

DEPUIS vingt-cinq jours, l'*Etoile-d'Or* filait sur l'Océan.

Ce que c'est que les jugements témérairement portés.

Toute cette affaire, — d'engagement occulte de matelots, — qui paraissait si étrange, était, paraît-il, très naturelle.

L'équipage du steamer qui avait été recruté en Hollande s'était montré exigeant, insolent même et on l'avait débarqué. Comme les passagers de l'*Etoile* étaient fort pressés de gagner leur destination qui était le port de Paramaribo, dans la province de Surinam de la Guyane hollandaise, le capitaine Marry van Dorp avait pris des mesures rapides pour que le retard fût le plus court possible; il se trouvait que M. Thomas, à l'affût de toutes les affaires, avait eu vent de celle-ci, et comme on était généreux, il avait trouvé le moyen de faire une bonne opération.

Rien de plus simple, comme on voit.

Ces explications avaient été fournies très simplement par maître Korff qui était le second du capitaine : c'était un gros homme, tout rond, à la figure rieuse, aux yeux bleus et qui s'entendait aux choses de mer, que c'était merveille.

Certes l'équipage recruté à la diable par M. Thomas n'était pas du premier choix : c'étaient des matelots venus d'un peu partout et qui, pour des motifs plus ou moins avouables, ne trouvaient pas à embarquer.

Mais en somme, pas plus mauvais que d'autres et connaissant admirablement leur métier.

Le petit steamer était un bateau particulier, appartenant aux Van Dorp. Une construction excellente, un vrai chef-d'œuvre et qui tenait la mer aussi bien qu'un steamboat de Hambourg ou de la Transatlantique.

Très luxueux aussi, avec ses boiseries précieuses, ses cuivres brillants comme l'or, ses cabines qui ressemblaient à des chambres royales.

Dix hommes d'équipage, dont notre ami Jacques et la Sardine suffisaient à assurer le service que facilitait grandement la perfection des machines, munies de tous les appareils les plus modernes et d'une force extraordinaire, sous leurs apparences de rouages d'horlogerie.

Les services s'étaient facilement réparés. La Sardine était un maître timonier de grande expérience et on se pouvait fier à lui, comme à un marin émérite.

Quant à Jacques, maître Korff, constatant qu'en réalité il n'avait jamais mis le pied sur un bateau, s'était, avec la meilleure volonté du monde, érigé en précepteur et en quelques jours il en avait fait un mousse très sortable.

Le plus singulier, c'est que Jacques, mis en confiance, lui avait raconté comment, au Havre, tout le monde l'appelait Propre-à-rien, surnom qu'il entendait bien démentir par son bon vouloir et que maître Korff, riant aux larmes du sobriquet qui l'amusaient, l'avait adopté et, avec son accent hollandais, l'interpellait toujours sous le nom de Bobe-à-yen, que Jacques acceptait, tant c'était dit de bon cœur.

On était bien nourri, traité doucement : il fallait faire son devoir, voilà tout. Mais la mer était indulgente, le service n'était pas dur et même les dévoyés racolés par M. Thomas faisaient des matelots très supportables. Seuls, les deux mécaniciens s'étaient enivrés deux fois : mais maître Korff les avait réprimandés, raisonnés et, en somme, tout marchait bien.

Seulement il y avait une consigne rigoureuse, celle du silence, relatif, s'entend.

Défense absolue d'élever la voix, sauf bien entendu pour les nécessités du service, de crier, de se quereller.

Et voici pourquoi :

Dès le premier jour, les arrivants avaient vu monter sur le pont, au crépuscule, une femme, assez grande, très mince, au visage très pâle, vêtue de deuil.

Ses cheveux blonds et épais étaient cachés sous un voile de crêpe qui enveloppait la tête entière : elle avait de grands yeux très doux, un peu à fleur de tête, le sourire triste et bon.

Elle se promenait lentement sur le pont, avec son fils, un petit garçon, courtaud, rouge, qui bourlinguait de ses petites

jambes, sous la surveillance d'une espèce de petite sauvagesse, vêtue d'une blouse brune, les cheveux noirs, collés sur le front comme avec de la poix, les lèvres épaisses et rouges et des yeux de braise.

Un vrai diabolotin comme il en sort des boîtes à surprise.

Jacques, qui avait un fond de gaminerie que réveillaient la liberté, le grand air et l'espoir de mener à bien la tâche qu'il s'était imposée, avait commencé par taquiner la jeune Javanaise, qui avait répondu comme un chat par des coups de griffe.

Puis il s'était trouvé que c'était la meilleure créature du monde : elle avait d'abord pour elle qu'elle adorait le petit et le soignait avec le dévouement d'une mère pour son enfant.

Il n'était pas de caractère très facile, le gosse, et faisait à sa nounou sèche toutes les fumisteries possibles. Elle était d'une patience, d'une douceur qui peu à peu lui avaient concilié la sympathie de Propre-à-rien.

Et une sorte d'intimité s'était établie entre eux.

Quand la dame était rentrée dans sa cabine, Mara (c'était le nom de la Javanaise) restait souvent sur le pont avec le petit Peter, qui s'était endormi dans ses bras.

Jacques venait s'asseoir auprès d'elle et ils causaient.

Causerie assez difficile, car elle ne parlait pas français et notre gars ne connaissait ni la langue de Batavia, ni celle d'Amsterdam. Mais, quand on veut, on finit bien par s'entendre, et de fait, dans un jargon indéfinissable, que complétait une pantomime intelligente, ils arrivaient à tenir de véritables conversations.

Du reste, au besoin, le bon Korff, qui décidément avait l'air d'un bien brave homme et à qui tous les idiomes étaient également familiers, s'était prêté volontiers à un rôle benévole d'interprète.

C'est ainsi que Jacques avait été mis au courant des faits qu'il était curieux de connaître.

La jeune dame était veuve de Peter Van Dorp, et le capitaine de navire était son beau-frère.

Elle s'appelait Mieke de Korser et était la fille d'un grand planteur de Surinam, riche à millions, Hollandais, ainsi qu'il convient : un jeune planteur de Java, Peter Van Dorp, dont la famille habitait Amsterdam, était venu pour affaires dans la Guyane hollandaise, était entré en relations avec M. de Koster, avait fait la connaissance de Mieke et était devenu passionnément amoureux d'elle.

Il n'avait pas déplu à la jeune fille et bientôt le mariage avait été décidé.

M. de Koster, malgré le chagrin qu'il éprouvait à se séparer de sa fille, car il était veuf et redoutait la solitude, avait cependant agréé la demande de Van Dorp, non seulement parce qu'il réalisait le type du parfait gentleman, mais encore parce que sa situation financière était de celles qu'on ne discute pas.

La fortune de Van Dorp, tant en plantations de premier ordre qu'en capitaux déjà réalisés et en fortune familiale, s'élevait à une dizaine de millions.

Le Hollandais, pratique avant tout et soucieux du bonheur de sa fille, avait donc renoncé à tout égoïsme sentimental : et Mieke de Koster était devenue M^{me} Van Dorp.

L'heure de la séparation avait été douloureuse, mais la femme doit suivre son mari. Mieke acceptait joyeusement ce principe, et le père résigné les avait lui-même embarqués pour les îles de la Sonde. On avait beaucoup pleuré de part et d'autre. Mais la vie est la vie.

« Ah ! quelle heureuse union, mon petit Bob-à-yen, disait Korff dont la voix se mouillait. Notre capitaine, qui est le propre frère de Peter Van Dorp, pourrait te dire ce que furent ces quatre années de bonheur !... J'en ai encore le cœur tout ému !... Faut-il que la fatalité ait brisé toute cette félicité !

« Au bout de quatre ans, Peter Van Dorp avait été subitement emporté par un mal mystérieux : la douleur de Mieke avait été effrayante, et certainement elle ne lui aurait pas survécu, si elle n'avait pensé à son enfant, à ce cher Jan-Peter qu'elle adorait.

« Dès lors, elle n'eut plus qu'une pensée : aller porter ses consolations à la mère de son bien-aimé mari, puis embrasser son père, pour la dernière fois ! Car elle était résolue à revenir finir sa triste existence auprès de la tombe du seul homme qu'elle eût aimé !...

« Elle était la seule héritière des biens immenses de son mari : elle les gèrerait pour les transmettre intacts à son fils. La femme se considérait comme morte, la mère seule survivait.

« Son beau-frère, Harry Van Dorp, avait essayé, au nom de sa santé, en la crainte des périls que cette longue navigation pourrait faire courir à son fils, de l'engager à retarder son voyage : mais elle avait hâte d'accomplir ce qu'elle considérait comme son devoir et la volonté du prompt retour ne lui permettrait pas d'écouter ces conseils de temporisation.

Alors Harry avait décidé qu'il veillerait lui-même sur la veuve de son frère et sur son enfant.

« Quel cœur ! Quel dévouement ! Ah ! la veuve de Van Dorp pouvait se flatter d'avoir trouvé en son beau-frère une âme secourable et désintéressée ! Et lui-même, Korff, qui n'était que l'ami d'Harry, s'était associé à sa tâche.

« On avait armé le plus solide et le plus élégant navire de la flotte des Van Dorp, et voici qu'ils cinglaient vers la Guyane hollandaise, heureux de prouver qu'il était encore des cœurs vraiment généreux et dévoués !... »

Korff, quand il entamait cet intéressant sujet, était intarissable.

Il semblait désireux de donner aux deux enfants cette leçon de haute conscience : mais non à son propre profit moral, il reportait tout l'honneur de cette conquête

à Harry Van Dorp dont il n'était que l'imitateur.

Tant qu'il parlait, Mara, par respect sans doute, tenait ses yeux baissés et ne répondait pas, quoique de temps à autre il lui parlât sa langue, sans doute pour qu'elle comprît mieux les délicatesses de ces grands cœurs, le sien et celui d'Harry.

Jacques, très sincèrement, admirait.

C'était très bien ce que faisaient là le beau-frère et son ami, de s'être constitués les protecteurs, les défenseurs d'une pauvre femme, seule et qui s'était exposée aux périls d'une si longue traversée.

« Quels braves gens ! » disait Jacques à la Sardine, quand le soir, tous deux couchés sur le pont, ils échangeaient leurs impressions.

La Sardine n'était pas de nature enthousiaste. Il ronchonnait.

« Alors, grommelait-il, tu trouves, toi, espèce d'enflammé que tu es, que ce beau-frère, qui a un cargo de dévouement dans le cœur, a la tête d'un honnête homme !... »

— Ben ! quoi ! il est un peu froid, un peu raide... tout le monde ne peut pas avoir la bonne figure de M. Korff...

— Ouais ! la bonne figure... trop bonne !

— Qu'est-ce que tu veux dire, vieux ?...

— Hum ! faisait Lambremer en changeant sa chique de côté, j'ai mes idées là-dessus...

— Dis-les-moi !...

— T'es trop jeune, vois-tu !... Tu as de la confiance à revendre...

— Je sais qu'il y a de mauvaises gens, à preuve que mon père, j'en suis sûr, a été la victime de certains gredins... que j'entends bien repincer au demi-cercle... mais il y a des bons cœurs... à preuve toi, mon vieux la Sardine... et moi aussi... et je ne puis pas croire que nous soyons seuls au monde...

— A ton aise, petit. Moi, j'ai mon flair et j'ai idée qu'il sent de plus loin que le tien...

— Mais donne-moi une raison... une seule...

— T'as donc pas d'yeux, propre-à-rien !

— Ah ! protesta Jacques, tu m'as promis de ne jamais m'appeler comme ça !...

— Te fâche pas, ça m'a échappé de la main... mais aussi c'est

que ça m'agace que tu ne remarques rien...

— Mais quoi, encore ?...

— Regarde-moi la tête de cet admirable beau-frère... c'est flasque, c'est mou... ça ne regarde jamais en face... bon capitaine, je ne dis pas... mais ça n'a pas les manières d'un vrai marin... ça pense en dedans...

— Tout ça, c'est peut-être des idées...

— Bonsoir, je dors... je prends le quart

Un détail le frappa.

Quand Harry Van Dorp s'approchait de sa belle-sœur, si le petit Jan-Peter se trouvait auprès de sa mère, d'un geste comme réflexe, Mme Van Dorp écartait son enfant et le poussait vers Mara...

Un jour qu'Harry avait voulu passer ses doigts dans les cheveux blonds du petit, celui-ci, comme pris d'une terreur subite, s'était mis à crier et, courant vers sa mère, s'était réfugié dans ses bras...

« En vérité, avait dit Harry d'une voix lente, on dirait que mon petit neveu a peur de moi... »

— Je n'y puis rien, » avait répondu froidement Mieke Van Dorp.

Puis elle s'était levée, elle avait appelé Mara et, saluant son beau-frère, elle s'était éloignée avec l'enfant vers sa cabine.

Jacques qui était caché par la lanterne de l'escalier, avait vu le visage d'Harry devenir livide, se décomposant en quelque sorte, tandis que de ses yeux, d'ordinaire si froids, jaillissait comme une flamme...

Puis, d'un pas lent, il l'était remonté sur la dunette.

Seulement Jacques avait remarqué que ses mains s'étaient crispées à ce point que ses ongles devaient lui entrer dans la chair.

Qu'est-ce qu'il y avait, là-dessous ?... Qu'était-ce au juste que ce beau-frère-là ?... Aussi Korff fut attentivement examiné par le gars, qui, au fond, avait grande confiance dans l'instinct du vieux Lambremer.

« Petite Mara, dit-il à la petite Javanaise à un moment où ils étaient bien seuls et en parlant le langage nègre qu'il avait inventé à son usage, M. Korff... bon... n'est-ce pas ?... bon tout plein ? »

La jeune sauvage leva sur lui ses yeux brillants, et d'une voix à peine perceptible :

« Mauvais, fit-elle, mauvais !... »

Jacques tressaillit : c'était la première fois qu'il lui posait cette question et la petite répondait nettement.

« Et le capitaine, Van Dorp ?... »

La Javanaise eut un sursaut, se dressa et regarda autour d'elle pour s'assurer que nul ne pouvait l'entendre :

« Mauvais ! fit-elle. Très, très, plus !... »

Et la jeune fille s'enfuit, comme peureuse d'en avoir trop dit.

(A suivre.)

JULES LERMINA.



LES AVENTURES DE « PROPRE-A-RIEN »

Le soir, Jacques et La Sardine, couchés sur le pont, échangeaient leurs impressions. (P. 72, col. 1.)

à minuit et il est dix heures... pas de temps à perdre en causeries.

Jacques n'insistait pas : il souffrait de ce qui lui semblait une injustice.

C'était vrai que le Van Dorp n'avait pas une tête très sympathique... le teint était trop mat, presque jaunâtre. Les paupières tombantes et rougies, comme si l'homme avait eu le sang mauvais, voilaient à demi les yeux ternes.

Il fréquentait peu sa belle-sœur, sans doute par discrétion et pour ne point réveiller ses douleurs. Quand il l'abordait, c'était avec les témoignages du plus profond respect. Mais rien ne dénotait entre elle et lui un de ces liens sympathiques qui prouvent l'affection mutuelle. Elle lui parlait froidement, poliment, rien de plus.

A la suite de cette causerie avec la Sardine, Jacques, dont la curiosité était éveillée et qui tenait surtout à ne pas mériter ce nom de Propre-à-rien, regarda de plus près.

Titres et Tables.

Les titres, tables et couvertures du 1^{er} semestre de 1912 (tome 31 de la deuxième série du *Journal des Voyages*) se trouvent chez nos correspondants au prix de 0 fr. 15, ou sont envoyés franco contre 0 fr. 20 en timbres-poste adressés aux bureaux du journal, 146, rue Montmartre, Paris.

Reliures mobiles.

Nous informons nos lecteurs que nous tenons à leur disposition des reliures spéciales pouvant contenir une année entière du *Journal des Voyages*, au prix de 2 fr. 25, prises dans nos bureaux ; plus 0 fr. 25 pour envoi par colis postal à Paris et 0 fr. 75 par poste en province.